

Les Amours tragiques

CHARLES LE GOFFIC

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les
Piennes
Vertes



LEMERRE

30

IL A ÉTÉ TIRÉ :

15 exemplaires numérotés sur hollandaise

100 — — sur alfa

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les pays,
y compris la Suède, la Norvège et la Russie.

Copyright by Librairie A. Lemerre, 1931.

Les Amours Tragiques
de PIERRE-GUYON

156

CHARLES LE GOFFIC
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Les Pierres-Vertes

Je ne saurais jurer que cela soit
ou ne soit pas réel.

(GONZALO, dans *La Tempête*
de Shakespeare.)



PARIS

LIBRAIRIE ALPHONSE LEMERRE

23-33, PASSAGE CHOISEUL, 23-33

M DCCCXXXI

A Madame Jean Dornis

Madame,

De hardis novateurs ont décidé de porter le subconscient à la scène. Pour ce faire, ils doubleront le texte parlé d'un texte muet, mais muet d'une certaine façon, puisqu'ils se flattent d'y éveiller, d'y rendre perceptibles, par le jeu de touches mélodiques et lumineuses savamment distribuées, toutes sortes d'« harmoniques » et de dissonances insoupçonnées ; autrement dit, sous le sentiment exprimé, ils espèrent que se dégageront, s'ébaucheront, affleureront à l'esprit du spectateur une foule d'autres sentiments qui lui demeureraient jusqu'ici étrangers. Et ce sera le théâtre polyphonique, le théâtre de de-

290

main, — le théâtre de l'homme complet, sens, conscience et subconscient mêlés, comme dans la vie.

Mais pourquoi cet art subtil, dont les tentatives souvent heureuses de Gaston Baty permettent de prendre mieux qu'un simple avant-goût, le roman n'essaierait-il pas d'entrer dans ses voies ou plutôt de le faire entrer dans les siennes ? Il faudrait seulement qu'il l'accommodât à sa formule et à ses moyens, qui sont limités. Mais qui l'empêcherait, par exemple, comme ici, de conduire deux actions superposées, l'une extérieure, visible, écrite, l'autre à peine indiquée et comme en filigrane dans le texte ? Je conviens que l'esèce est assez mal choisie pour une démonstration de ce genre, qu'il y faudrait autre chose qu'un conte de nourrice. Mais enfin, bonne ou mauvaise, c'est ici, en petit, une application au roman — et la première peut-être — du principe de l'école : « Le texte n'est pas tout... »

Vous avez écrit, Madame, sur Edouard

Schuré, un livre admirable : l'effort de ce magnanime Rhénan pour dégager le Celte latent en lui et que menaçait d'étouffer le Germain est particulièrement pathétique sous votre plume. Ces Celtes calomniés, comme vous les aimez, comme vous les exaltez ! Presque autant que vos chers Latins, un Schuré presque autant qu'Annunzio.

Puis-je me flatter qu'à la faveur de cette sympathie mes Pierres-Vertes trouveront grâce devant vous ? Un conte de nourrice, disais-je... Oui-dà, une histoire de morgans et de sirènes, du folklore et pas très neuf, — mais il y a le « filigrane », le martyr, les sursauts de la douloureuse conscience irlandaise révoltée et incarnée dans ce grotesque Trompilh à la fois haïssable et pitoyable qui palpète, ombre confuse, sur un fond volontairement imprécis (tant il est mal supportable !) de torpillages et d'agonies collectives sous-marines. Là où le professeur Max Lebeau, avec tout son savoir, reste quinaud ou

A MADAME JEAN DORNIS

prend le change, une « innocente », la sauvage et intuitive Floric Guichaoua, entre de plain pied, son chant du scalp à la bouche, dans l'âme de ce Quasimodo marin. Floric put-elle aimer vraiment un pareil magot ? Mais leurs amours tiennent si peu de place dans le roman jusqu'à la tragique péripétie finale ! Et la bosse et le boutoir de Trompilh étaient peut-être postiches : du moins rien n'empêche de le supposer et le tour même du récit y pousse. Voyez comme les choses s'arrangent aisément à la cantonade dans un roman où « le texte écrit n'est pas tout » et se double d'un texte rêvé : il n'est que de laisser faire au lecteur.

Et c'est au demeurant, Madame, ce qui me rend si osé d'inscrire votre nom admiré, aimé, respecté, en tête de cet informe petit essai que votre collaboration bienveillante et charmante sauvera de la vulgarité.

CH. L. G.

Les Pierres-Vertes

I

Sur la Mer d'épouvante

« Qu'apprendrez-vous qui soit si digne d'être connu ? Est-ce une chose si merveilleuse de savoir ce qui meut les hommes et la cause de toutes leurs illusions, de tous leurs songes ? Quel fruit retirerez-vous de ces curieuses recherches et que vous produiront-elles, sinon des soupçons et des jugements injustes ? »

(BOSSUET, *Traité de la Concupiscence.*)

« La résignation qui nous est la

LES PIERRES-VERTES

plus difficile est celle de notre ignorance. »

(A. DE VIGNY, *Journal d'un Poète.*)

« La mer boursoufflait ses flots comme des monts... »

(CHATEAUBRIAND, au livre VI des *Mémoires d'Outre-Tombe.*)

Non, ni détective professionnel, ni détective amateur. C'est tout à fait par hasard qu'il m'est arrivé, pendant la guerre, de collaborer, comme interprète et par ordre, avec l'*Intelligence Service*, rattaché depuis à Scotland Yard. Virgile, au rapport du scholiaste, avait coutume de dire qu'il se lassait de tout, sauf de comprendre, mais Fontenelle protestait que, quand il aurait eu la main pleine de vérités, il aurait gardé la main fermée. Qui a raison, de Fontenelle ou de Virgile ? Eh ! après m'être livré, comme Virgile, à toute ma *libido sciendi*, je n'avais qu'à imiter Fontenelle et à garder pour

LES PIERRES-VERTES

moi mes découvertes ou soi-disant, car qui peut être sûr d'avoir le fin mot des choses ? Belle excuse de dire : « Le démon de l'analyse me possède et toute énigme m'irrite. » Alors commence par te supprimer toi-même, imbécile ! Enfin, voilà comme je suis fait. Et c'est sans doute pour la satisfaction de m'initier à l'état dernier de ses recherches, mais aussi pour flatter ce côté de mon caractère tourné à la manie, que, l'an passé, au début de septembre — le 11 septembre 1920, pour préciser, — mon parrain Max Lebeau m'écrivit :

« ...Je rame toujours sur la mer du *folklore* molénais. Ç'a été dur quelquefois, mais, enfin, je vois le port ou, si tu veux, je tiens ma conclusion qui étonnera pas mal de gens, sans parler de mes collègues de la Société d'Anthropologie. Sais-tu à ce propos que j'ai du nouveau sur le *Richmond Castle* ? Tu dresses l'oreille, incorrigible curieux ? Tu te demandes ce que le *Richmond* et son engloutissement ont à voir avec mes recherches de tradi-

tionnisme comparé ? Viens et tu l'apprendras. Quand je dis viens, n'est-ce pas, c'est viens. Seulement ne tarde pas trop : le Four est encore praticable, quoi qu'en dise Trompilh, qui pourtant s'y connaît, et il y a de beaux jours au début de septembre, même à Molène. Mais, passé l'équinoxe... »

Arrivé là de la lettre, je m'arrêtai ; j'éprouvais le besoin de reconstituer *grosso modo*, de « réaliser », comme on dit aujourd'hui, la catastrophe, de date assez récente pourtant, dont m'entretenait mon illustre parrain, oncle, maître et ami Max Lebeau, l'auteur du *Gui sacré*, l'émule d'Andrew Lang et de sir James Frazer, qu'il a quelque peu étrillés d'ailleurs dans son livre magistral.

Le *Richmond Castle*, le paquebot de la Brodard and C^o, sombré en trois minutes sur un méchant caillou de Molène, les Pierres-Vertes, à l'entrée du Fromveur... Et dans quelles conditions incroyables !

D'habitude, pour les catastrophes mari-

times, c'est à la tempête qu'on s'en prend, ou à la brume. Elles hantent ces parages ; de novembre à juin, elles ne les quittent quasi pas ; elles y jouent un jeu sinistre et monotone qui consiste, pour la tempête, à crever l'immense toile d'araignée dont la brume couvre la mer et, pour la brume, à retendre sa toile quand la tempête est à bout de souffle...

On a vu ailleurs des tempêtes de dix-huit, même de vingt et un jours. Dix-huit, vingt et un sont des multiples de trois, qui est le rythme ordinaire de la tempête : dans le Four, le Fromveur, des tempêtes ont duré jusqu'à six semaines ! Un record. En vérité, ceux qui souhaitent voir à l'œuvre la grosse cavalerie de l'Océan n'ont qu'à venir ici. Ces îles basses de l'archipel molénaï, si faciles à submerger, si différentes de leur grand bastion de flanquement, Ouessant et ses falaises de cinquante mètres de haut, elles sont le premier obstacle, la première et timide tentative de barrage que la vague

atlantique, tout enflée de son facile triomphe, rencontre sur sa route depuis les grèves du Nouveau-Monde et qu'elle se flatte naïvement d'emporter de plein saut. Plus tard et plus loin, sous l'effet de l'expérience, elle modifiera sa tactique, elle adoptera la charge en ordre dispersé. Ici, elle en est encore à la formation massive par escadrons échelonnés, si drus, si pressés dans les gros temps de noroît qu'ils chevauchent les uns sur les autres et se cabrent à des hauteurs prodigieuses. Même quand il « calmit », c'est rare qu'il n'y ait pas de houle autour de Molène. Qu'est-ce, par gros temps, quand les sept marées de males eaux dont parlent les auteurs anciens s'entre-choquent dans le Fromveur et y forment un vertigineux remous d'apocalypse ? *Ingentis elutiones maris...* Rembarré d'une lame à l'autre, viré, roulé, tordu, le paquebot aventuré là est comme une balle que se renvoient des raquettes frénétiques. Et, tout à coup, un silence, une grande ombre velue qui

tombe sur cette convulsion, l'emprisonne, l'étouffe : la brume. C'était son tour. La tempête est matée : le paquebot est perdu.

Or voici l'extraordinaire : à 10 h. 58 du soir, dans la nuit du 16 au 17 juin 1920, quand, par brume intense, suivant la Brodard, soucieuse sans doute de sauver l'honneur du pavillon britannique, le *Richmond Castle* toucha les Pierres-Vertes, aucun indice de brume ne se voyait en mer, suivant mon parrain, qui, lui, n'a souci que de vérité.

Combien de fois ne m'a-t-il pas répété : — La brume a bon dos. Mais, mon petit, je n'ai pas les yeux dans ma poche ; j'étais là et tous les phares aussi étaient à leur poste cette nuit-là. Alors peut-être que le commandant du *Richmond* n'était pas au sien ou qu'il avait un peu trop caressé milady Wisky, comme dit Trompilh. Ce qu'il y a de certain, c'est que, s'il ne s'était pas stupidement entêté à continuer sa route après avoir touché les Pier-

res-Vertes, et s'il s'était jeté à la côte, une partie des naufragés eût été sauvée...

Des six cents passagers, officiers et hommes d'équipage du paquebot, trois seulement, on le sait, réchappèrent, un cuisinier nègre, une danseuse de l'*Imperia* et un fou. Le nègre était ivre-mort, *poaz*, « cuit »; la danseuse n'avait rien vu; le fou... le fou tenait des propos de fou, naturellement, et parlait de la vengeance d'un morgan, d'un homme de mer grimé en pilote et grimpé sur le pont un peu avant le sinistre, — le temps de donner le tour de roue qui avait tout perdu. Sa déposition n'avait pas été retenue — il est presque superflu de le dire, — sauf, peut-être, de Max Lebeau, et pour l'appui d'une extraordinaire opportunité qu'elle apportait à ses théories sur la survivance des esprits du monde élémentaire. Je n'ose pas suivre toujours mon parrain jusqu'au bout de ses audacieuses déductions : bien que de la famille, il me manque ce « sourcil visionnaire » dont parle

Dante, attribut de certains êtres privilégiés et qui leur permet de pousser plus avant dans le mystère que le commun des mortels. Quoi qu'il en soit, l'invitation ou plutôt l'injonction de mon parrain ne souffrait pas de remise, d'autant qu'elle me trouva sur une plage voisine : mon parrain est le meilleur des hommes, mais il a la bonté un peu impérieuse; il assène ses bienfaits comme des coups de bâton, et il faut accepter de plier sous eux ou renoncer à son amitié.

On se rend à Molène — *Moalenez*, comme on dit en breton, de *moal*, chauve, et d'*enez*, île — par le courrier d'Ouessant qui y fait escale, trois fois par semaine, à l'aller et au retour. J'ai là mes notes de traversée, du Conquet à Molène. J'imagine que le plus simple, pour mettre le lecteur dans l'atmosphère du terrible imbroglio dont je sors, est de les transcrire telles quelles, sans retouche. Ah ! dame, ce n'est pas de la littérature. Mais l'histoire du *Richmond* non plus, saperlipopette !...

II

Du Conquet à Molène

« Quel est cet étranger qui suit Nausicaa ? Où l'a-t-elle trouvé ? Peut-être est-ce un homme des pays lointains qui s'est égaré loin de son navire et qu'elle a recueilli, car nous n'avons pas de voisins. »

(HOMÈRE, au chant VI de *l'Odyssee*.)

...Départ, le 13 septembre, à cinq heures et demie, sur le *Républicain* (capitaine Omnès), qui a remplacé la *Marie-Jeanne*, le bateau légendaire de la Compagnie des Vapeurs finistériens, en service depuis 1902.

La *Marie-Jeanne* ne jaugeait que 80 tonneaux; elle était vieille, fatiguée et, tout

de même, filait encore, par mer belle, ses neuf nœuds à l'heure. Mais qu'est devenu, depuis son histoire avec le touriste anglais dont il avait démoli la mâchoire, le capitaine de la *Marie-Jeanne*, « tonton » Madec, aussi légendaire que son rafiote et qui connaissait « par cœur » tous les cailloux de la côte ? Est-il vrai que de misanthropie, de dégoût, il se soit fait ermite dans une des îles désertes de l'archipel molénaise, Morgol, Litim ou Bannalec ?

L'Anglais l'embêtait sans doute avec ses questions sur les courants, les récifs, les heures de marée, etc. Qu'est-ce que vous voulez ? Tonton Madec n'aime pas qu'on lui adresse la parole dans le service. Et cet insulaire-ci, vissé sur la passerelle, abusait, je pense. Enfin le moment n'était peut-être pas très bien choisi pour des conférences de ce genre, quand l'Irlande entière, moins l'Ulster, engageait derrière Valera une suprême partie contre l'Angleterre, et quand tonton Madec, en bon Celte, ne perdait pas une occasion

de proclamer sa sympathie pour les fils de la « verte Erin ». Il les aimait, je crois, de toute la vieille haine héréditaire — quatorze cents ans de bouteille — qu'il portait à la couronne anglaise. C'est tout juste si, dans l'excès de sa tendresse pour eux, il n'excusait pas les dynamiteurs de Dublin Castle, même Pillement passé aux Boches et qui aurait peut-être changé la face des événements si, par chance pour les Anglais et nous, il ne s'était fait pincer dans la baie de Kinvarra avec le sous-marin chargé de le déposer sur les côtes du Connaught. L'attitude de l'Angleterre, au cours de cette guerre maudite où nous n'eûmes pas d'allié plus fidèle, aurait pourtant dû guérir Madec de sa stupide phobie. Mais je crois, au fond, que quelque rancune personnelle s'en mêlait : le passé du bonhomme n'était pas très limpide et dégageait une vague odeur de contrebande, peut-être de piraterie : bref, si ce n'était pas tout à fait au temps de sa jeunesse ce qu'on appelait dans l'ancienne

marine un gentilhomme de grande vergue, par allusion au genre de fin qui attend aujourd'hui encore, à bord des Anglais, ces sortes d'aventuriers, il tendait fortement à s'en rapprocher. La perspective de se balancer au bout d'une corde, entre ciel et eau, n'a sans doute aucun charme. Or cette perspective fût devenue bel et bien une réalité pour Madec qui croisait dans les parages du Transvaal avec une cargaison d'armes pour les Boers, sans l'intervention d'un confrère irlandais, capitaine comme lui d'un cargo de nationalité mal définie et qui faisait sans doute le même commerce que lui. Grâce à l'Irlandais, il sauva son cou, à défaut de son navire. On n'oublie pas ces services-là entre marins, tonton Madec moins qu'un autre, qui les rappelait volontiers devant un schiedam ou un tafia de la bonne marque.

Et tout cela, je le reconnais, atténué sensiblement ses torts. Le malheur est que l'insulaire avarié par lui « secrétaire »

quelque part dans les bureaux de Lloyd George. Le « Premier » a porté plainte, et tonton Madec a écopé de six mois de mise à pied. Petit mécompte en somme si, dans l'intervalle, la *Marie-Jeanne* ayant désarmé et pour éviter le retour de pareilles algarades, la Compagnie n'eût préféré se priver définitivement des services du terrible homme. Elle n'a pas dû prendre cette décision sans soupirer, car il n'y a pas de marin à la hauteur de Madec. On cite de lui des traits extraordinaires. Certain jour, par exemple, que la mer était démontée et que la *Marie-Jeanne* avait renvoyé son départ du Conquet au lendemain, un torpilleur de la flotte mixte, un Anglais, par bravade, sortit des jetées, mais presque aussitôt, fortement giflé par la lame, fit machine en arrière et renfourna sa relâche.

— Ah ! tu voulais me faire la leçon ! dit, en humant une prise, tonton Madec. Attends un peu, bouffi. Tu vas voir ce que c'est qu'un vieux cartahut à la redresse...

Et de donner le signal du départ. Un autre y eût laissé sa peau : lui toucha sans encombre Lampaul, le port principal, le seul port, pour mieux dire, d'Ouessant, car le Stiff, Pen-ar-Roc'h, Béninou... Son dernier voyage, qu'on m'a conté à Brest, fut particulièrement épique. Pluie, grêle, vent, pour commencer. On danse. Bon ! Quand voilà que tout se bouche : ça, c'est plus grave. Mais il y avait à bord un étranger, ah ! pas un « Goddam » cette fois, bien sûr, Valera ou Griffith, je ne dis pas, qu'on attendait à Molène dans la soirée où sa présence, paraît-il, était impérieusement réclamée. Mouillera-t-on ? Ce serait le plus sage. Tonton Madec regarde son passager qui fait un signe. Suffit : « En avant tout ! » Comment passa-t-il les brisants ? La mer était si mauvaise, même à Lampaul, qu'il fallut faire entrer la *Marie-Jeanne* dans l'arrière-port.

Il y a six mois que le bateau et l'homme ont cessé leur service. Ils semblaient si

inséparables qu'il ne faut pas s'étonner après tout que la mise au rancart de l'un ait entraîné l'éviction ou peut-être le renoncement volontaire de l'autre. A bateau neuf, patron neuf : le capitaine Omnès qui remplace le capitaine Madec, comme le *Républicain* a remplacé la *Marie-Jeanne*, n'a guère plus de trente-cinq ans. Type de Celte brun, haut de torse, bas de pattes, large d'épaules, un bout de cigarette pendu à la lèvre supérieure. Tenue ? Neutre, sans particularité, tandis que tonton Madec, par défi, arborait en tout temps un gilet vert-pré et un foulard *item* aux couleurs de l'Irlande, — avec la harpe symbolique au mitan sans doute, — un foulard qui, à l'occasion, pouvait se changer en drapeau, comme la chemise de Tinténiaac à Quiberon. Lui-même gouverne : passer la barre à un subalterne dans le Four serait folie. La main sur la roue, l'œil au large en éclaireur, il se penche de temps en temps sur le cornet pour jeter un ordre à son mécanicien :

— En avant doucement ! Stop ! En arrière !

— Brrrrrr... fait l'hélice.

— Ici, m'explique le capitaine, on est toujours en travers du courant. Par temps clair, ça va, y a plaisir à causer, mais, par brouillasse, regarde si j'y suis. Au moindre écart on est f... et, si l'on rate le caillou, lui ne te rate pas. Ça ne veut pas dire qu'il faille éviter les cailloux, non, monsieur : il faut les chercher au contraire pour connaître sa position. Mais d'abord « fermer » et se coller au compas.

L'hiver dernier, il a été surpris en mer par une abattée d'eau si violente qu'on ne voyait plus rien, ni le ciel, ni la mer, ni le pont. Heureusement, il y avait à bord deux Molénais, deux vieux « pratiques » du Four, Couillandre et le pilote Coëtty, qui possèdent leur chenal sur le bout du doigt. On se consultait, mais les avis étaient partagés. Diable !... Enfin on s'en est tiré sans avarie. Une bisquine et un cargo, l'*Astrée* et le *Glenbrook*, moins

chanceux, ont fait côte le même jour, dans les mêmes parages.

C'est la fine pointe du matin, et les phares ne sont pas encore couchés. Pont encombré de sacs, de barriques, même d'animaux (un taureau et trois vaches). Impossible d'y circuler, et il n'y a pas de place sur la dunette. Avec nous, ont embarqué, outre quelques Molénaises retour de pèlerinage à Notre-Dame du Folgoat, deux sœurs de charité, des permissionnaires de la Flotte, un lot d'élégantes excursionnistes (article de Paris), des voyageurs de commerce, un inspecteur des denrées (?), des Ouessantines (une douzaine), reconnaissables à leur toison d'un noir de jais bouclant sur les épaules, mais ne descendant jamais plus bas (on coupe les boucles quand elles dépassent), le *kouricher* de dentelle posé sur la coiffe qui pose elle-même sur un bonnet noir chez les femmes, rose ou bleu chez les enfants et les jeunes filles.

— Autrefois, me dit une ilienne, le bon-

net des mariées était rouge, rouge comme la mer après la bataille de M. du Chafault contre les « Saxons ».

La bataille navale d'Ouessant est de 1778. Mais on appelle toujours par ici les Anglais des Saxons, comme au temps du roi Artur, et, pour les avoir rossés dans le Four, M. du Chafault est resté très populaire chez les îliens.

Mer potelée, avec ces gris moirés et changeants qu'on voit aux gorges des colombes, et, un peu partout, aux deux côtés du courant, de longues bandes onduleuses d'écume ruchée, gaufrée, tuyautée : les tours de cou de mesdames les vagues. Le Conquet, derrière nous, se serre sous son clocher. Troupeau de marsouins, cormorans, brume légère. Teuf-teuf de moteur près du phare de la Vintière... Cherchez le canot; ah ! le voici, peint en gris, couleur de l'eau, ce pourquoi il nous échappait, et, ma parole, à la barre, tonton Madec et son éternel foulard vert. Alors c'était donc vrai ?

— Ohé du canot ! Bonjour, vieux bouffeur d'Angliches !...

Nous sommes en plein Four. La mer y est sensiblement plus hachée que sur les bords; elle ne « calmira » que dans la Helle. On distingue très bien le courant à sa teinte bilieuse. Tout ce chenal ou raz du Four est hérissé de brisants à fleur d'eau, de « têtes de chat », suivant le mot du capitaine Omnès, qui les compare encore et plus justement peut-être aux dents d'un peigne à carder. Les îles, très basses pour la plupart, ont du mal à se dégager. C'est Béniguet qu'on repère d'abord, toute ouatée de fumée. Encore la devine-t-on plus qu'on ne l'aperçoit à travers son brouillard orange dû à la combustion des algues. Il paraît qu'une compagnie américaine, la *Metro Goldwyn Foynes*, est en train d'y tourner un film de mer particulièrement *exciting*, avec, comme principaux interprètes, Finnigan et la belle Greta Gonne, une de ces *stars* qu'on ne trouve qu'aux Etats-Unis, na-

geuse et plongeuse incomparable. La *Metro Goldwyn Foynes* fait les choses grandement, méthodiquement, et elle y mettra deux ans, trois ans, s'il le faut, jusqu'à ce que cette mer d'épouvante lui ait livré son secret; elle a toute une flottille à sa disposition, même, dit-on, un vieux sous-marin désaffecté de la flotte américaine, sans parler de la vedette au père Madec, si l'on a songé à réquisitionner ses services. Peu à peu, émergent Morgol, Lytim, Quéménès, Banalec, Bannec, Triélen, les Pierres-Noires (phare à éclat rouge), où se perdit la *Magicienne*, corps et biens, avec Mage, l'explorateur du Niger; le *Léon-Gambetta*, lui, y creva sa coque en cours d'essai. On entre dans le tragique. Mais il faut être sur la Helle pour distinguer Molène.

La voici enfin, développant, sous le svelte campanile de l'église et la grande tour carrée du sémaphore, son amphithéâtre de maisons blanches, presque toutes à étage, signe d'aisance relative,

comme à Sein. L'entrée du port est quelque peu obstruée par les Trois-Pierres, récif sans agrément et trépied tout indiqué pour une balise à feu (on y songe) : le *Républicain* y ramasse un gentil coup de roulis, une paille près de la danse qui vous y attend, l'hiver. Mais le port lui-même, un havre naturel, presque circulaire, gardé vers la mer par la Lédénès, que relie à l'île, aux basses eaux, une jetée de cailloux, un « grouet », est le plus sûr, sinon le plus accessible, de tout l'archipel.

Curieuse silhouette de cette Lédénès de Molène qu'on prendrait de loin pour un gigantesque sous-marin en surface avec son « pain de sucre », son « amer » pareil à un périscope. Mais qu'est-ce que c'est donc que cette forme serpentine à l'extrême pointe des roches, qui pique dans la lame dès qu'elle nous aperçoit ? Un lamantin, une morgane, la morgane qu'on voit quelquefois sur la Lédénès, paraît-il, où elle aime à venir faire toilette ? Des gens prétendent qu'on y a

retrouvé son peigne et son miroir : jolie acquisition pour la galerie ethnographique de mon parrain !... A moins qu'il ne s'agisse tout bonnement d'une scène de film, d'un plongeon *exciting* de la belle Greta Gonne.

Le *Républicain* mouille à cinquante mètres du môle, noir de monde, de femmes surtout et d'enfants. Ouessant et Molène sont des manières d'anciennes sœurs siamoises : soudées autrefois, elles ne sont encore séparées que par un mince, mais très profond fossé d'eau, et quelle surprise donc de les voir si différentes dans le type (un peu court sans doute, mais affiné, vénuste, aguicheur chez les Ouessantines, hommasse ou lymphatique chez les Molénaïses) de leur population féminine ! Même contraste entre les coiffures, qui varient en Bretagne d'un canton à l'autre et sont la partie la plus caractéristique du costume féminin : à Ouessant, toutes sortes de fanfreluches ; à Molène, sauf le dimanche, où la coiffe du Conquet

tend à prévaloir dans l'ajustement, une capeline noire, froncée d'une ruche de même couleur, dont les pans tombent pudiquement sur la gorge et les épaules. Pas même une ligne de blanc comme à Sein. Et les femmes en deuil s'infligent une coiffure plus sévère encore, la *jobeline* sans ruche et d'aspect monacal...

Arrivée du facteur ployé sous son sac de dépêches. Une grande chaloupe montée par deux hommes, le *Pini*, se range le long du bord et entame le déchargement des colis à destination de Molène. Il y en a de tous les gabarits et de tous les calibres, mais surtout des sacs aux initiales rouges et noires des destinataires et contenant leur provision de la semaine, trois, quatre miches de pain ou davantage — ledit pain fabriqué et livré à crédit par le boulanger du Conquet qui vient tous les trimestres se faire régler à l'île. Certains ménages ne paient même qu'à l'année, après avoir vendu leur soude. Quelques sacs contiennent simplement

de la farine d'orge, — l'orge, l'unique céréale de l'île et presque sa seule ressource agricole avec les pommes de terre et les choux. L'orge était autrefois porté au meunier communal, dont le moulin, amputé de ses ailes, badigeonné de chaux et transformé en signal pour les navigateurs, se voit encore sur un tertre, à l'est de l'île, tel le squelette blanchi de quelque oiseau antédiluvien.

C'est ce moulin que mon parrain a fait aménager pour son usage personnel en le raboutissant d'un solide corps de logis sur cave, et c'est là que, depuis tantôt deux années, entre une estimable veuve de l'île, M^{me} Podeur, qu'il a prise à son service comme cuisinière, et la nièce de celle-ci, orpheline et quelque peu « innocente », Flore ou Floric Guichaoua, il poursuit imperturbablement ses recherches d'anthropologie et de folk-lore. Dieu le bénisse ! Elles ne l'absorbent point tant qu'il ne trouve encore le moyen de répandre la manne de ses charités sur

tous les indigents et malingreux de l'archipel et, comme il n'est point de ces philanthropes qui font de la vertu un épouvantail, qu'il sait compatir à la faiblesse humaine et qu'il a le verbe brusque, mais la tournée facile, on lui pardonne assez ses lubies de vieux savant, même le curé qui élève pourtant de fortes réserves sur son système.

Les pêcheurs au contraire, surtout les femmes, crédules de leur naturel, l'écoutent sans broncher : je pense que c'est d'elles qu'il tenait ce surnom de *tad ar viltansou* (père des lutins) qu'on lui avait donné au début de son installation à Molène, parce qu'il se montrait particulièrement curieux des mœurs de ces petits êtres falots qui ne fréquentent plus dans les étables ni au foyer des pêcheurs, où ils avaient autrefois leur *bili* (galet de mer pour s'asseoir), mais qui dansent toujours sur les tertres, célèbrent leur fête le premier mercredi de mai, veillent jalousement sur les trésors cachés et sont cepen-

dant tenus de les étaler à l'air libre une fois l'an, durant l'évangile des Rameaux. Peut-être le soupçonnait-on de porter plus d'intérêt à ces trésors qu'aux *viltansou* eux-mêmes, d'autant plus que l'un de ces trésors, le plus considérable, passe pour dormir pas très loin du moulin, sous une pierre haute assez bizarrement entaillée qu'on appelle la Pierre-aux-Pirates. Mais, par la suite, il parut négliger les lutins pour les sirénéens ou morgans qui abondaient autrefois dans toutes les mers du globe et dont les dernières tribus semblent s'être retranchées autour de Molène et d'Ouessant. On le vit courir les eaux de l'archipel en compagnie d'un autre lunatique de son espèce, un étranger tombé à Molène allez voir d'où, peut-être de quelque navire torpillé, une de ces épaues humaines comme la guerre en a déposé un peu partout et dont l'état civil s'est perdu en chemin. C'est le Trompilh dont parle sa lettre et qui a peut-être un autre nom, mais il ne répond plus qu'à

celui-là. Ratatiné, difforme, presque bossu, l'œil torve, la peau grise et la joue gauche en état de fluxion perpétuelle, il a l'air d'un de ces poissons disgraciés, touilles ou crapauds de mer, d'aspect si décourageant que les mareyeurs eux-mêmes les abandonnent sur les cales. Il s'est fabriqué une espèce de kayak avec des bois de bris et l'on pourrait supposer qu'il a quelque teinture des lettres antiques puisqu'il a baptisé ce kayak l'*Erinny*. Point. Il prétend qu'il a trouvé ce nom bizarre dans un almanach et qu'il lui a simplement paru plus joli que Jenny ou Dolly auxquels il avait songé d'abord. Mais Dolly, Jenny même...

— Tu es donc Anglais... Américain peut-être ? lui demandait un jour mon parrain.

— *Hugh !* répondit-il comme les Indiens de Fenimore Cooper.

C'est tout ce qu'on en pouvait tirer sur ce point. Du moins, à ma dernière visite dans l'archipel, était-ce à peu près tout

son répertoire. Mais de nouvelles acquisitions ont pu l'étoffer dans l'intervalle.

Aussi bien nous allons voir. Tandis que je griffonne ces dernières notes et que le *Pini* achève son déchargement, j'avise un canot qui se détache du bord et qui godille vers le *Républicain*. Parbleu ! C'est l'*Erinny*, avec Trompilh. Et, là-bas, à terre, sur la cale, ces bonds, ces ellipses, ces spires, ce caoutchouc vivant ponctué d'yeux jaunes et d'une barbiche en virgule de dieu chinois, ce mouvement perpétuel en complet de flanelle, c'est mon cher parrain, le professeur Max Lebeau.

— Hollo ! Trompilh, il y a du nouveau, paraît-il, sur le compte du *Richmond* ?

— *Hugh !*

Je suis renseigné...

III

Le roi des Morgans

« Si la *moinadh* avait des dents vertes et un nez rouge, je ne plaindrais pas l'époux ou l'amant abandonné par elle; mais, comme je crois la *moinadh* aussi belle qu'aimable, je comprends la douleur de l'homme qu'elle laisse veuf et j'envie à Ossian la bonne fortune qui lui fit rencontrer la délicieuse Néa, avec laquelle il alla, dans une grotte de l'Atlantique, jouir d'une lune de miel de cent cinquante ans. »

(W. SAINT-JOHN, dans la *Fiancée aux cheveux d'or.*)

La thèse du professeur Max Lebeau, en partie renouvelée de Benoît de Maillet, l'auteur du *Telliamed*, dont s'est moqué Voltaire et où est posée pour la première

fois, dès 1748, la théorie de l'origine marine des espèces, tout le monde aujourd'hui la connaît : c'est que les fées, les lutins, les morgans, traités inconsidérément d'êtres imaginaires, ont une existence parfaitement déterminée. Leur nombre a seulement diminué et peut-être même certaines espèces, comme les fées, ont-elles disparu. Encore n'est-ce pas très sûr et c'est notre œil plutôt dont l'aptitude s'est affaiblie à la longue, comme l'œil des taupes. Mais, pour les morgans ou sirénéens ou phocacés, comme les appelle Benoît de Maillet, aucun doute. Je ne sais si mon parrain, qui a rassemblé sur eux une masse incroyable de faits, a vu, de ses yeux vu, des morgans : toujours est-il qu'il en parle, qu'il les décrit, les détaille, comme s'il avait passé le *week end* en leur compagnie. Est-ce le surlendemain de mon arrivée ou le jour d'après que je lui citai cette opinion de certains auteurs anglais suivant laquelle les *moinachs* ou *moinadhs*, qui sont les

morganes des eaux d'Irlande, ont les dents vertes et le nez rouge, indice de leur déplorable penchant pour les spiritueux ? Il ne me laissa pas achever ma phrase ; je crois qu'il me traita entre les dents de sombre canaille ou quelque chose d'approchant et qu'il sentit dans ses poings une démangeaison inquiétante, dont sa pipe fut en définitive la seule et innocente victime : il la posa si violemment sur la table qu'elle vola en morceaux.

— Des dents vertes, un nez rouge ! Oui, fit-il, en bondissant du fauteuil où il se tenait les jambes repliées sous lui, ce doit être comme ça que s'exprimait le défunt capitaine Craik. Eh bien ! — il me regarda dans le blanc des yeux et détacha les mots de façon que je ne perdisse aucune syllabe de ce qu'il allait ajouter (et, en vérité, si je ne l'avais connu pour le plus sûr des oncles, un oncle de tout repos, j'aurais tremblé à ce moment pour mon avenir d'héritier présomptif) — c'est peut-

être à cause de cela que le *Richmond Castle* est au fond de l'eau.

— Vous m'en direz tant, mon parrain !

— Pas autant que je m'en suis dit... Et d'abord as-tu remarqué une chose, vil sceptique ?

— J'en ai remarqué plus d'une, mais sans doute, comme toujours, pas celle qui vous a frappé.

— Si, peut-être, puisque ta sottise manie d'investigation universelle s'est exercée sur le cas du *Richmond* : ce paquebot est le douzième navire britannique coulé corps et biens depuis la guerre dans le Fromveur, le Four ou l'Iroise...

— Hi ! hi ! pas douzième, *sir*, treizième, *by Jove* ! Hi ! hi ! treizième, lança une voix que j'aurais pu croire tombée du ciel par la cheminée, sans le mouvement qu'imprima aux lèvres de son propriétaire le ricanement dont elle s'accompagnait.

Et, en effet, ce mouvement presque convulsif, en soulevant d'une façon anormale le coin gauche de la bouche, mit à

découvert quelque chose de jaune et d'allongé comme un boutoir qui, luisant par éclairs dans l'obscurité de l'angle où il se tenait immobile, me révéla brusquement la présence de Trompilh.

— Il n'est donc plus muet ? Il parle donc maintenant ? m'écriai-je.

Mais mon parrain songeait bien à me répondre. Susceptible comme tous les vieux savants, la contestation de Trompilh l'avait suffoqué, en même temps que, par un phénomène moins explicable, elle arrêtait sur le seuil de la porte, figée dans une sorte d'attente passionnée, la jeune Flore Guichaoua, qui traversait le corridor. Ah ! çà, est-ce que l'esprit de cette innocente aussi « travaillait » dans l'ordre des catastrophes maritimes ? Elle regardait vers le coin de Trompilh, qui dut faire quelque geste impatient pour la renvoyer à la cuisine de son honorable tante, M^{me} Podeur, car elle disparut aussitôt. Mon parrain n'avait rien remarqué. Jaloux de n'en avoir point le démenti, il

énumérait, l'un après l'autre, avec leurs ports d'attache, les navires de la marine marchande britannique sombrés autour de Molène depuis la fin des hostilités ; il dévidait comme un enfant, en comptant sur ses doigts, l'atroce litanie : le *Polyphémus*, 1 ; le *Glenbrook*, 2 ; le *Fullspeed*, 3 ; la *Lady of Wight*, 4 ; l'*Indiana*, 5 ; le *Goliath*, 6 ; le *John Gill*, 7 ; le *City of Grimsby*, 8 ; la *Pomona*, 9 ; le *Tipperary*, 10 ; la *Queen Alexandra*, 11.

— Et parbleu ! le *Richmond Castle*, 12. Si tu en sais d'autres, Trompilh...

— Je sais.

— Cite.

— La *May Flower, sir*, la *May Flower* en personnalité...

— Voyons, voyons, ne danse pas de joie. C'est indécent... Dis-moi plutôt où, quand elle s'est perdue, cette *May Flower*, dont je n'ai jamais ouï parler...

— Près du Men-Tonsek, de Béniguet, *sir*, cette nuit, sur une non soupçonnée petite mine.

— Un grand bateau?

— *Poooh!* Un deux cents tonnes, une pauvre chose de chalutier... vingt-cinq hommes d'équipage. Seulement...

Nous attendîmes. Le sinistre manquait d'ampleur évidemment : quelle compensation pouvait bien y avoir trouvée Trompilh?

— Seulement quoi ? fis-je, comme il se taisait. En vérité, Trompilh, je vous dirai comme mon parrain, cette perte de la *May Flower* n'a pas l'air de vous bouleverser beaucoup.

— C'est-à-dire, *sir*... la *May Flower*... Je suis gai, *sir*, parce que j'ai pris en défiance le *boss*...

— La *May Flower*, murmurai-je, réfléchissant, oui, je ne me trompe pas... C'est le nom charmant, printanier, que portait la nef des premiers émigrants puritains voguant, sous Jacques I^{er}, vers la terre promise du Massachusetts. Et ce fut aussi, à condition que ma mémoire me serve aussi fidèlement, le nom d'un des

deux bateaux-pièges qui capturèrent le *sinn-feiner* Roger Pillement, dans la baie de Kinvarra, à son extraction du sous-marin boche. Le pauvre commandant Craik était justement de l'affaire... Il y aurait donc eu une troisième *May Flower* ?

— Je prie votre pardon, *sir*, c'est la même, dit Trompilh, entraîné sans doute par le désir d'achever la déroute de son *boss*, mais qui parut regretter presque aussitôt son imprudente affirmation.

— Comment le savez-vous ? fis-je.

Trompilh n'avait peut-être pas prévu la question, ou bien c'est le ton que j'employai qui ne lui plaisait pas. C'était vraiment un peu trop le ton d'un magistrat instructeur, je m'en rends compte à présent. Ce qui ne m'empêcha pas de continuer :

— Le courrier de Brest n'arrive qu'après-demain. En outre, le syndic, que j'ai vu tout à l'heure, n'avait connaissance d'aucun naufrage.

— *Hugh!* fit simplement Trompilh en reprenant son immobilité.

— A présent, grogna mon parrain, il ne parlera plus. Tu avais bien besoin de faire parade de tes talents d'ancien agent de liaison de l'*Intelligence service!*

Mais j'étais lancé, j'étais comme le fox qui vient d'éventer un blaireau. Je ne savais rien que son nom du nouveau navire coulé dans la nuit à l'entrée du Four et je n'en offris pas moins de parier que ce navire était originaire, comme les autres, d'un port anglais.

— Je dis anglais, parrain, ayez l'obligance de le noter, et non britannique. Car c'est un fait, l'avez-vous remarqué? me permettrai-je de vous demander, à mon tour, que tous ces navires perdus provenaient de Hull, de Londres, de Ramsgate, de Grimsby, de Scarborough, etc., bref de la partie proprement anglo-saxonne du Royaume-Uni, pas un seul de la frange celtique du royaume. Expliquez-vous cela encore par la mécréance de

leurs capitaines à l'égard des *moniachs* irlandaises et l'intervention vengeresse du roi des morgans?

— Non, évidemment, dit mon parrain, puisque certains d'entre eux se sont retournés sens dessus dessous par suite d'une fausse manœuvre ou ont heurté une épave, une mine flottante, comme cette *May Flower*, qui m'a valu ta stupide sortie...

— N'est-ce point étrange, dis-je, qu'il y ait encore des mines flottantes? Le Four et le Fromveur ont été dragués jusqu'à épuisement par les marines alliées.

— Je te répondrai comme M^{me} de Sévigné : le canon qui tua M. de Turenne était chargé de toute éternité. La mine qui a fait sauter la *May Flower* aussi, et tous les dragages du monde n'y eussent rien changé.

— Moi, j'ai peut-être une autre explication : je croirais assez au contraire que cette mine n'était pas là depuis bien longtemps.

— *Hugh!* fit à nouveau de son coin Trompill, ce qui pouvait passer pour un assentiment, mais pouvait bien avoir aussi une autre signification. Car, si le gaillard ne ricanait plus, ses yeux lui-saient comme du phosphore et ils étaient braqués sur moi avec une obstination singulière.

Mais ne l'avais-je pas un peu cherché ? Cette personnalité secondaire et jusque-là indifférente de Trompill m'était devenue subitement... non, ni antipathique, ni sympathique, ce ne seraient pas les mots... mais *attractive*, comme disent les Anglais. J'étais, sans bien savoir pourquoi, sollicité, polarisé par elle, par son mystère même. La *May Flower* en était cause. Oui, je le répète, ce nom, jeté si inopinément dans la conversation assez décousue et inconsistante jusque-là, m'avait été comme une illumination, exactement ce qu'avait été, dans l'ordre physique et pour la révélation de sa présence, l'éclair de la dent de Trompill dans le coin de son

âtre. Simple lueur : les ténèbres étaient retombées tout de suite. Mais je me promettais d'y revenir, de provoquer son retour et de concentrer cette fois mon attention de telle sorte qu'elle m'éclairât en plein des choses que je ne faisais que soupçonner.

Pour le moment, bien entendu, il n'y fallait pas songer. Mon parrain, renfourchant sa chimère, était reparti dare-dare dans la direction du *Richmond Castle* et de son morgan.

— La seule objection sérieuse que j'avais jusqu'ici à l'intervention maléfique de ce morgan, me dit-il, c'était la parfaite clarté de la nuit, le soir du 16 juin. Rien ne pouvait aller contre : j'étais sur place et tu m'as entendu vingt fois répéter que, de la tour où je me trouvais pendant un assez long moment dans l'obscurité, parce que cette satanée petite Flore s'était évadée je ne sais où et ne répondait pas à mes appels, je voyais distinctement, quand le Stiff ou Creac'h balayaient l'es-

pace, tout l'horizon danser comme en plein midi dans leur griffe de lumière. Et, d'autre part, les rapports de l'Amirauté, le témoignage même des iliens, celui de Trompilh, le plus décisif, qui était dehors cette nuit-là et qui faillit être coupé par l'étrave du monstre, tous, tous, tous parlaient d'une brume intense, une vraie *pea soup*, une purée de pois, qui ruisselait indéfiniment de la grande cuiller du ciel, s'épaississait, noyait la côte, les phares, ou n'en laissait passer qu'une clarté diffuse et plus dangereuse peut-être que l'obscurité totale. Évidemment, par une brume pareille, la place d'un capitaine sérieux, conscient de son devoir, était sur la passerelle, à côté du timonier ou du pilote... Or, celui-ci, le capitaine Craik, sirotait placidement son whisky dans la galerie du salon en compagnie de jeunes *girls* excitées, qui le taquinaient sur le propos des sirènes. En avait-il dû faire des conquêtes parmi elles, si elles n'étaient pas un mythe ! Lui protestait

pour la forme; tout son large ventre sautait d'aise : eh ! les plus dangereuses sirènes ne sont pas dans la mer. Il avait sa mine épanouie des veilles d'atterrissage où il allait retrouver sa chère Adélia, son petit cottage de Brighton, ses roses-thé, sa pipe d'écume et ses pantoufles. Il était bien tranquille; il se croyait en vue de Lizar (il avait tout simplement pris le feu d'Armen pour celui des Sorlingues !); il escomptait son arrivée à Plymouth pour quatre heures du matin au plus tard... Ah ! messeigneurs, comme on disait au temps de ma romantique jeunesse, c'était une belle nuit : bal à grand orchestre — le dernier de la traversée — flirts, champagne, cocktails, en veux-tu, en voilà ! Et Craik de continuer en soufflant, s'épongeant — car il était rond comme un fût, je te dis, le coquin ! — « Oui, oui, je les connais, j'en ai vu des sirènes, par ici justement. Les dernières prostituées de White Chapel sont des anges à côté : toutes des ivrognesses avec

des nez rouges et trognonnant... Ah ! Ah ! Ah ! Pour leurs dents, il faudrait les brosser à l'eau forte pour en ôter le vert-de-gris... Et ça n'a rien d'étonnant, en somme, ce sont des *moinachs*, des Irlandaises, des sœurs ou filles du cher Pad, que le diable étrangle ! »

— Mon parrain, interrompis-je, vous me citez mot pour mot la déposition du jeune Arthur Singleton, interné aujourd'hui dans l'asile d'aliénés de Petersborough.

— C'est vrai, convint mon parrain. C'est mon principal, presque mon unique témoin, et il a été déclaré fou à l'enquête. Voilà bien ma chance ! Cependant la petite danseuse de l'*Imperia*, miss Olive Flint, réchappée par miracle de la catastrophe grâce à son tutu qui faisait office de bouée, si elle a perdu le souvenir de tout ce qui s'est passé après dix heures cinquante-huit du soir — heure marquée par les montres de tous les naufragés indistinctement, — croit se rappeler qu'en

effet le capitaine était dans la galerie attenante au salon et causait, en fumant, des *moinachs*, ou sirènes irlandaises, qu'il s'en moquait et disait qu'il faudrait marier les poètes avec elles pour les punir de leur avoir prêté une beauté qui n'était que dans leur imagination baroque, qu'elles puaient le gin à plein nez et que toutes les barriques vides qu'on trouvait flottant au large avaient été tarées par elles. Si ce ne sont pas exactement les termes de la déposition du jeune Arthur, ils s'en rapprochent. Et ils concordent encore sur le fait du départ brusque de Craik appelé en haut par un homme que lui avait détaché le chef sans-filiste. Après, bien sûr, il n'y a plus que la déposition d'Arthur...

— Voyons donc la déposition d'Arthur, dis-je.

— Du moment que tu la connais, on peut l'abrégé, dit mon parrain, et à présent, d'ailleurs, elle n'est pour moi qu'accessoire; ma conviction repose sur un en-

semble de constatations autrement fortes et serrées. Donc, sous je ne sais quelle impulsion, le jeune Singleton, des Singletons du Lancashire, famille parfaitement saine, remarque-le, avait suivi le capitaine Craik sur la passerelle : on n'y voyait guère devant soi, c'est vrai, tant la brume était dense. Cependant, à la barre, il distingua ou crut distinguer — j'atténue pour te faire plaisir — un être bizarre, coiffé d'un suroît de cuir bouilli et perdu dans un ciré qui lui tombait jusqu'aux pieds ou ce qu'on supposait être des pieds, car le ciré, trop large et trop long, traînait sur les planches.

« — Qu'est-ce que c'est que ça? cria le capitaine Craik.

« — Je pense, capitaine, que c'est le pilote, dit le second lieutenant. Et ma foi ! il était temps, car on n'y voit goutte et on entend de drôles de bruits...

« — Quels bruits ?

« — Comme des cris de femmes en gé-

« sine tout autour du navire. Est-ce vrai, timonier ?

« — Vrai, sir.

« — Vous êtes ivres tous les deux..., plus ivres que la truie de David : ce sont les passagères qui s'amuse à au salon.

« A ce moment le chef sans-filiste en personne survint : il avait passé l'étrier du récepteur à l'un de ses aides. Ils glissa on ne sait quoi dans l'oreille du capitaine, qui tomba sur le prétendu pilote à bras raccourcis et voulut lui arracher la roue... Mais il n'était plus temps : le *Richmond* venait de foncer comme un boulet sur les Pierres-Vertes; la secousse expédia le capitaine au bout de la passerelle les quatre fers en l'air. Quand il put se remettre d'aplomb, il n'y avait plus là que le ciré du pilote qui, avant de disparaître et au milieu du tapage infernal de l'explosion, eut encore le temps de crier :

« — Capitaine Craik, souviens-toi de...

« Arthur, dans le brouhaha, avait mal entendu ou plutôt n'avait pas retenu le

nom, qui l'obsédait depuis sans qu'il pût le retrouver... « Capitaine Craik, souviens-toi de... » Mais c'est miracle déjà, en raison de l'affolement général et de sa propre stupeur, qu'il ait entendu ce qui précède. Trois minutes après, le *Richmond* était au fond de l'eau.

— Et Arthur Singleton, des Singleton du Lancashire, fou à lier pour le reste de ses jours, achevai-je doucement.

— On dit ça, répondit mon parrain... Mais moi, je l'ai vu, cet Arthur, à Petersburg, où j'ai obtenu de lui faire une visite... Evidemment son cerveau a été touché, fortement ébranlé, si tu y tiens, mais il ne porte pas la camisole, on lui laisse une certaine liberté.

« — Monsieur, m'a-t-il dit, pas de doute, le prétendu pilote était un morgan, le roi des morgans. Se serait-il embarqué sans cela de ce ridicule *water proof*? Certainement, c'était pour cacher son arrière-train. Et enfin j'ai par-

« faitement distingué sa paire de défenses, deux dents d'ivoire longues comme cela, monsieur, et si pointues !

« — Vous êtes sûr d'avoir distingué ses défenses ?

« — Sûr, monsieur, archi-sûr... Je ne suis pas fou, monsieur, quoi qu'on dise... C'est ce nom, ce nom que je ne puis retrouver et qu'il a lancé en plongeant avec un rire terrible: « Capitaine Craik, souviens-toi de... » Ah ! de qui est-ce qu'il voulait que le capitaine Craik se souvint ? »

« Je suggérai à mon interlocuteur que ce ne pouvait être que des *moinachs* qu'on entendait crier autour du navire et dont le capitaine Craik avait eu le tort de se moquer : le morgan les avait vengées en jetant le navire sur les Pierres-Vertes...

« — Oui, me dit Arthur, vous avez peut-être raison... Cependant c'est un autre nom qu'il a prononcé : « Capitai-

« ne Craik, souviens-toi de... » Ah ! quel « nom ? quel nom ? » Il s'était pris la tête entre les mains et il la secouait comme pour en faire sortir le nom qui le fuyait. C'est de l'obsession, de l'idée fixe, pas de la folie.

— Admettons, mon parrain. Mais, outre qu'on s'étonne un peu que des morgans et des morganes parlent un aussi bon anglais et même aient le simple don tout court de parler, il reste que leur oreille doit être singulièrement fine pour avoir pu distinguer à travers le doublage en tôle de l'énorme masse du *Richmond* un propos du capitaine les concernant...

— Ta remarque pourrait avoir un semblant de justesse, me dit mon parrain, si les morgans étaient exactement conformés comme les hommes, mais pourquoi veux-tu, bâtis autrement que nous, qu'ils aient des sens aussi épais que les nôtres ? Est-ce que les chiens n'ont pas un flair qui nous confond ? Et, quant à la langue particulière des morgans, je ne sais pas

ce qu'elle est, mais qu'ils possèdent la connaissance des langues étrangères, des langues parlées sur les côtes qu'ils fréquentent, c'est un fait constaté par tous les auteurs qui se sont occupés d'eux. En vérité, je n'ai même pas songé à me poser la question devant Arthur, et je ne me suis attaché, dans la suite de notre conversation, qu'à lui faire préciser les conditions atmosphériques dans lesquelles avait péri le *Richmond*. C'était là pour moi le point capital : brume ou ciel clair ? Brume, répondait Arthur. Brume, appuyait Trompillh. Ciel clair, maintenant-je. Eh bien ! aujourd'hui, je sais.

— Vraiment ?

— Oui, j'ai le mot de l'énigme... un mot si simple, si aisé à trouver que je me demande comment je n'y ai pas songé plus tôt, comment toi-même...

— Oh ! moi...

— Mais si ! Voyons. Réfléchis, espèce de Sherlock Holmes à la manque. Je n'avais que le choix entre l'obscurité et la visibilité de l'atmosphère.

— Il fallait que ce fût l'une ou l'autre, évidemment.

— Eh non ! voilà l'erreur.

— Je vous voir venir, parrain. Vous allez mobiliser Poincaré, Boutroux, Einstein, m'emporter à leur suite dans un tourbillon de considérations transcendentales sur la relativité de l'espace et du temps...

— Pas du tout. Je reste déplorablement terre à terre. L'erreur, c'était tout bonnement de vouloir choisir, de croire que l'un des termes excluait l'autre.

— Je ne comprends pas, dis-je.

La lumière commençait à baisser. Mon parrain, qui ne peut demeurer plus de vingt secondes en place et qui, tout le temps de l'entretien, n'avait cessé de sauter d'un fauteuil dans un autre à la façon des écureuils, s'arrêta pour prendre dans son secrétaire un papier à en-tête du format de commerce et, l'approchant de l'œil-de-bœuf du pignon :

— Daigne écouter, me dit-il. Cette lettre d'un de mes correspondants bénévoles, M. Bossuet fils, de la firme de navigation et transit Bossuet et Cie, Paris-Roubaix, va te mettre sur la voie. M. Bossuet avait été frappé comme moi de l'opposition flagrante des témoignages sur les conditions atmosphériques où avait sombré le *Richmond* : « Je me trouvais par hasard, m'écrivit-il, la nuit de la catastrophe, au large d'Ouessant, à bord de la *Jeanne-d'Arc*, un des vapeurs de notre compagnie qui transportait un chargement de vins de Bordeaux à Londres et qui était commandé par le capitaine au long cours Botton (décédé depuis). Le temps était complètement bouché, et nous naviguions à la sonde, faute d'apercevoir les phares. Aussi ma surprise fut-elle vive, en arrivant à Londres le lendemain ou plutôt le surlendemain (puisque l'accident se produisit avant minuit), d'apprendre dans les docks, où l'on ne parlait que de la perte du *Richmond*, que la brume

n'avait pas été constatée par tous les navires qui entraient cette nuit-là en Manche. J'aurais crié à l'imposture, à la déraison, si, dans une campagne précédente, je n'avais été le témoin d'une anomalie identique : certaine nuit, en allant de Boulogne au Havre sur le *Saint-André*, nous arrivâmes au pied de la Hève sans avoir aperçu son feu, alors que celui de la pointe d'Ailly avait été parfaitement visible et que ceux des navires en rade, les feux réglementaires, se voyaient de très loin. Evidemment, un petit banc de brume s'était formé à mi-hauteur des falaises de la Hève. »

Mon parrain reporta dans le secrétaire la lettre de son correspondant.

— Remplace « petit banc de brume » par « grand banc de brume » et suppose que, des Pierres-Vertes au platier de Molène, le banc s'interrompait, autrement dit qu'une clairière s'y ouvrait, plus d'antinomie : tout se concilie, tout s'arrange. Et tu comprends du même coup

la foi absolue que j'accorde maintenant à la déposition d'Arthur Singleton, déposition corroborée d'ailleurs par celle de Trompilh que j'ai réservée pour la fin. Trompilh, qui avait été surpris en mer par la brume et que le *Richmond* venait de frôler, vit une forme tout à fait pareille à celle décrite par Arthur grimper le long de la coque par l'échelle des pilotes et sauter sur le pont... Il ne s'expliquait pas d'où avait pu sortir ce citoyen, qu'il prenait, en effet, tout d'abord pour un pilote, mais dont il cherchait vainement la barque près du *Richmond*. La brume, il est vrai, pouvait la masquer. Et quant à ce qui est des cris des morganes et pour te montrer à quel point Trompilh est un esprit réaliste, il croit que c'était le bruit du ressac, le borborigme des vagues dans les conduits sous-marins des Pierres-Vertes.

— *Hugh!* fit Trompilh.

— Il le croit toujours, tu vois. Il le croira jusqu'à la mort, car il est aussi en-

tété que je suis conciliant. Une vraie mule du Connaught enfin, quoiqu'il ait perdu le souvenir de sa nationalité... Mais je lui pardonne cette fois encore pour l'acquisition inestimable qu'il m'a fait faire ce matin même. Regarde...

Ce disant, mon parrain rouvrit son secrétaire et, avec toutes sortes de précautions qu'il n'avait pas prises pour la lettre de M. Bossuet, en tira une étrange petite résille de corail rose monté sur fil d'or dont il coiffa son poing gauche.

— Ce bijou a été trouvé à la pointe de la Lédénez, le jour de ton arrivée, par des pigouliers ou brûleurs de goémons léonards qui l'ont cédé pour quelques coupures à Trompilh de qui je le tiens. Je pense que tu n'es pas si ignorant de la mythologie des peuples celtiques et de ses attributs que tu n'y aies reconnu du premier coup d'œil une coiffe ou crépine de morgane, ce que les Irlandais appellent son *cohulin-druilh*, son bonnet enchanté. Tu ne réponds pas?...

Je ne répondais pas parce que je songeais à Greta Gonne, la belle *star* de la Metro Goldwyn Foyne, en déplacement dans l'archipel : je ne sais pas pourquoi son image s'était interposée tout à coup entre mon parrain et moi, peut-être à cause de sa tête fine d'oiseau de mer. Et puis Flore entra avec les lampes et ce fut une autre histoire : voyant la crépine au poing de mon parrain, l'éblouissement qu'elle en éprouva compromit son équilibre. Catastrophe. Mais je pense que n'importe quel joyau eût fait sur elle le même effet : une fille n'est jamais innocente au point d'en perdre le goût de ce qui brille...

IV

Où l'on retrouve tonton Madec

*Guell ar mor 'vit an douar ;
Guell ar vag trec'h d'an alar :
Pazé stank eost an den vor.*

« Mieux vaut la mer que la terre ;
— mieux vaut la barque que la char-
rue : — le bris abondant est la mois-
son de l'homme de mer. »

(Chanson populaire finistérienne.)

Je ne veux pas recommencer les divagations philologiques du vieil Hugo sur le mot anglais *iron*, fer, dont il se demandait si ce n'était pas de lui qu'était venue *ironie*, mot notoirement grec et sans rapport avec *iron*. Je dois pourtant convenir que ce farouche nom d'*Erinny*, d'une des déesses de la Vengeance, donné par

Trompilh à son kayak — un canot de douze pieds de long, armé de deux pagaies et coiffé d'un carré de toile à bâche ! — m'induisit en des réflexions qui rappellent d'assez près celles de l'auteur des *Misérables*. Oui, j'eus envie de dire à sa manière que, dans *Erinny*, il y a *Erin*, — *Erin*, le nom poétique de l'Irlande, dont Trompilh — je suis, cette fois, de l'avis de mon parrain — est très probablement originaire. Les calembours jouent un rôle plus grand qu'on ne croit dans la vie, et même dans la mort des peuples. Que diantre ! la guerre durait toujours, la guerre civile, mais la guerre enfin, et quelle guerre ! On se mitraillait chaque nuit dans les rues de Dublin ; l'Etna irlandais dont parlait Byron à Thomas Moore s'était réveillé pour de bon, cependant que le sublime holocauste du lord-maire de Cork, Térance Mac Swiney, à son soixante et unième jour de jeûne volontaire dans sa geôle de Brixton, touchait au dénouement.

Ceci pour expliquer que, si la chose n'avait dépendu que de moi, je me serais illico mis en campagne aux fins de vérifier certaines affirmations un peu aventurées du seigneur Trompilh. J'avais compté sans mon hôte qui, satisfait d'une première et assez facile victoire sur le propos du *Richmond*, me fit dire au matin par Floric (mais, pour me faire une commission si simple, était-il nécessaire, Floric, de prendre cet air refrogné, presque hostile ?) qu'il m'attendait dans la tour. Je l'y trouvai perché sur la corniche de sa bibliothèque, les jambes pendantes, et bien qu'il fût à peine neuf heures, déjà la Fiolet à la bouche, une Fiolet mince et longue comme un fil et qu'il culottait amoureusement.

— Vois-tu, marmouset, me dit-il, le cigare pue son parvenu ; la cigarette manque de sérieux ; il n'y a d'honnête que la pipe et surtout la pipe en terre. L'écume, le merisier, la bruyère, le bois de violette, j'en fais cas, mais dehors, à

la promenade, à la chasse. Chez soi, vive une Fiolet ou une Gambier ! Jean Bart le savait bien, et les filles du Régent aussi qui, dans les antichambres de Versailles, donnaient la préférence aux pipes en terre des gardes françaises, des pipes d'une toise, comme on n'en fait plus qu'à Southampton et en Hollande... Un velours, quand on a la manière... Mais qu'est-ce que je t'ai dit des fées hier au soir ?

— Avons-nous parlé des fées, mon parain ? Des morgans plutôt.

— Bon ! Bon ! fit-il après une dernière caresse à la Fiolet en sautant de son perchoir dans une causeuse où il prit la pose méditative du chèvrepied de Notre-Dame qui rêve devant la ville, la tête dans ses mains. Voilà : c'est au sujet du troisième chapitre de mon livre... J'ai grande envie d'y revenir, maintenant que j'en ai terminé avec les morgans... Il me semble que j'ai été trop catégorique... que j'ai eu tort d'affirmer qu'il n'y a plus de fée. Et

pourquoi n'y aurait-il plus de fée en définitive ? L'explication donnée à mon confrère Jean Fleury par une commère de la Hague est-elle si recevable ? « Il n'y a plus de fées, prétend cette radoteuse, depuis que les messieurs prêtres ont eu l'idée de se signer avec la couverture du calice ». Dirait-on point que les fées étaient des mécréantes — et il y en eut certainement qui ne valaient point tripette et que l'Eglise eut toutes les raisons de confondre, — mais la généralité était avenante, secourable aux pauvres mortels et point hostile du tout aux enseignements de l'évangile. C'est l'avis de Paul Cazin, qui s'y connaît, et c'est l'avis encore d'André Hallays, autre grand clerc, qui, après avoir rappelé qu'au convoi de Perrault on se montrait une vieille en sabots portant quenouille, — « ma mère Loye », chuchotait-on, — ne craint pas d'ajouter sur la foi des témoins : « Elle pleurait tout en disant ses patenôtres, car

les fées sont bonnes chrétiennes ». Parbleu !...

— ...
— Et patriotes, donc ! Tiens, en 1782..., tu trouveras le détail de l'affaire à la Bibliothèque de la Marine... il y avait chez nous une frégate qui s'appelait *la Fée*... Pourquoi y a-t-il des croiseurs légers qui s'appellent le *Descartes*, l'*Edgar-Quinet*, l'*Ernest-Renan*, et n'y en a-t-il plus qui s'appellent *la Fée*?... Cette fée-ci revint un jour à Brest remorquant « une jolie corvette anglaise de dix-huit canons » qu'elle avait cueillie à la barbe de l'ennemi, devant Portsmouth...

— Ah ! dis-je, mon parrain, que voilà un trait qui ferait plaisir à Trompilh ! Il faudra le lui conter. Je suis sûr qu'il en rirait aux larmes... bien qu'entre nous, peut-être, l'histoire ne vaille pas celles du *Richmond* et de la *May Flower*...

C'est ainsi que, par les détours les plus imprévus, je revenais toujours au seul objet qui eût quelque intérêt pour moi dans

le moment. J'y avais songé toute la nuit, j'y songeais en m'éveillant : si Floric me faisait grise mine, c'est Trompilh que j'étais tenté d'en accuser, et, quand mon parrain évoquait les fées, c'est le bout-dehors de Trompilh qui surgissait encore à mon esprit. Que n'aurais-je point donné pour m'évader ? Le déjeuner expédié, par exemple, rien n'y put faire, et, déclinant courtoisement, mais fermement, l'invitation du cher homme qui me voulait mener de Féerie en Pigoulerie, je m'en allai seul à la recherche des trois patrons pilotes de Molène : l'un d'eux, à la rigueur, qui ne s'en était pas vanté, avait pu jeter le *Richmond* sur les Pierres-Vertes.

Le soleil marquait un peu plus de midi (on déjeune chez mon parrain à onze heures tapantes). Deux des pilotes étaient dehors et ne devaient rentrer qu'à la marée. Mais un torticolis assez douloureux avait retenu au logis le troisième, Coëtti, dont la déclaration sans ambiguïté me permettait de me passer de celles de ses collègues.

Il me confia que depuis quelque temps une sorte de fatalité les poursuivait, eux et lui, qu'ils avaient beau croiser pendant des heures en pleine houle, quand un navire signalé demandait un pilote pour le Fromveur ou le Four, neuf fois sur dix, s'il s'agissait d'un Anglais, ils étaient devancés; il y a quelqu'un plus rapide et plus malin qu'eux qui déjà est à bord et qui leur raffe les banknotes du Goddam. Ça ne porte pas toujours chance au navire. De mémoire d'indigène, jamais, sauf pendant la guerre, on n'a vu tant de naufrages autour des îles; le temps béni des *pazés* hebdomadaires semble revenu, quand la population, à la formule du *pater* : « Seigneur, donnez-nous notre pain quotidien », ajoutait dévotement : « et notre bris par semaine, s'il vous plaît ! » Car, si le naufragé est sacré, si l'on expose volontiers — avec quel héroïsme même parfois ! — sa vie pour sauver la sienne, cette merveilleuse abnégation ne s'étend pas à ses biens et un

navire n'est pas plutôt à la côte qu'il est aussitôt pillé, dépecé, rasé. Au cri de : *Pazé en aod! Pazé!* (du bris sur la grève! du bris!), c'est vers lui comme une ruée de loups et de louves, où les louves ne sont pas les moins ardentes. Syndic, garde maritime, le curé lui-même n'y peuvent rien : le droit d'épave, non inscrit dans la déclaration des Droits de l'Homme, est peut-être le seul droit que connaissent ces populations primitives. Et ceci explique que, malgré le préjudice causé aux pilotes indigènes par le concurrent inconnu qui leur soufflait la majorité de la clientèle d'outre-Manche, l'opinion se montrait indulgente à son égard et s'accommodait même assez bien du régime de naufrages réguliers instauré par sa maladresse. Seule l'Amirauté britannique aurait pu ne pas trouver goût à la chose : je savais, par une lettre privée d'un des amis que j'avais conservés à Scotland Yard, le colonel-inspecteur Lawrence, qu'elle commençait à s'en préoccuper.

Au sortir de l'auberge vers laquelle j'avais adroitement orienté le patron Coëtti, moins dans l'espoir de dégourdir sa mémoire à l'aide d'une ration ou deux d'eau-de-vie blanche que pour connaître ses impressions personnelles et comme nous roulions bord à bord sur le quai :

— Puis, vous savez, monsieur, dit Coëtti, ils ne sont peut-être pas qu'un, ces flibustiers; y en aurait trois et même davantage que j'en serais pas surpris. En tout cas, ça peut pas être le même qui opère dans le Raz et chez nous.

L'observation était si naturelle que je me l'étais faite à moi-même et ne l'avais provisoirement écartée que pour savoir si d'autres la feraient après moi : en admettant, par exemple, que l'explosion de la *May Flower* dans des parages relativement aussi éloignés que le Men-Tonsek eût été due à la malveillance, il était tout à fait improbable, pour ne pas dire impossible, que cet acte de malveillance fût l'œuvre d'un seul homme et habitant or-

dinairement Molène, en d'autres termes et pour ne pas jouer plus longtemps avec le lecteur, de l'unique Trompilh. Mais comment celui-ci avait-il su avant tout le monde, avant le syndic lui-même, que la *May Flower* avait sauté sur une mine en dérive ? Son *hugh* ! insupportable n'était pas une réponse...

Et puis ce nom : Trompilh ! Pouvait-ce être le sien ? *Trompilh*, en breton, veut dire trompe, sucoir. Eh ! mon Dieu, il y avait bien de cela dans son long nez calamiteux... Mais, plus que son nez, qu'il ne pouvait cacher d'ailleurs, c'est son extraordinaire canine que j'aurais voulu examiner tout à l'aise, cette dent grosse comme un boutoir qui lui gonflait la joue gauche et qu'il ne découvrait que par hasard, quand il ricanait. Ça n'arrivait pas tous les jours.

— Je voudrais vous voir rire encore, Trompilh, lui avais-je dit le matin même. Je viens d'apprendre certaine histoire de fée...

Il apportait le courrier à mon parrain : le *Républicain* avait touché l'île d'assez bonne heure ; son tortillon de fumée grise s'allongeait encore dans le ciel vers Ouessant, comme une grosse chenille qui se dissout. Et, en attendant que le professeur quittât sa tour, Trompilh causait avec Floric... Il causait même d'un peu trop près, à mon gré, dans l'angle du corridor où je l'avais surpris, car enfin Floric, la petite Floric, — je commençais à m'en apercevoir — toute innocente qu'on la voulût, était un morceau assez appétissant. Rien en elle du type féminin molénaise, charpenté à coups de hache : petite, certes, mais si souple ! Et pas jolie, si l'on veut, mais pas laide non plus ; *autre*, avec des yeux lointains, lointains... Qu'est-ce qu'une vieille rascasse comme Trompilh pouvait dire à cette étrange enfant et qui fit courir des ondes si rapides et si chaudes sous sa peau ambrée de rousse ? Ce Trompilh recherchait décidément un peu trop les coins d'ombre, les embrasures

ténébreuses. Mais on ne le prenait jamais sans vert. A ma demande, peut-être indiscreète, il répondit simplement :

— Ne rit pas qui veut, *sir*. Les occasions manquent, mais, je pense, la bénévolence divine providera dans peu et je préviendrai Votre Honneur.

Je n'insistai pas, et le reste de la matinée se passa sans nouvel incident. L'après-midi débuta fort bien, elle aussi. Le calme de l'atmosphère continuait, bien que l'équinoxe d'automne approchât. Mon parrain, au moins là-dessus, n'en avait pas eu le démenti : de petites pluies régulières rafraîchissaient matin et soir la dune, cuite tout le jour par le soleil, et, sous l'effet de cette chaleur humide, la « chauve » Molène commençait à ne plus justifier son nom : il n'y avait pas poussé de forêt d'une heure à l'autre sans doute; on eût été mal venu de comparer à une pelouse anglaise le pâtis communal connu sous le nom de *teven* d'où l'on aperçoit, par temps clair, les Pierres-Vertes, les

pierres de carnage, et que solennise un grand calvaire de bois peint, au Christ pathétique tourné vers le large. Trompilh avait par là son *wigwam* de mottes et de galets. Mais enfin ce *teven* déroulait depuis cinq ou six jours le plus merveilleux tapis d'herbes aromatiques que j'aie vu. à croire que quelque fée, quelque péri de Chiraz ou de Bagdad, pour réjouir le cœur de mon parrain, y avait clandestinement travaillé de ses mains magiciennes : bien qu'il s'y rencontrât de la mousse, du thym, de l'élyme, des panicauts, des œillets marins, surtout de ces petites plantes grasses nommées, je crois, des milgreust auxquelles est toujours pendu, comme une perle, quelque coquillage imperceptible, cela n'était ni vert, ni rose, ni bleu, ni jaune, ni nacré, et participait de toutes ces couleurs à la fois, mais comme trempées de clarté lunaire. Un tapis d'un tissu si serré, si élastique par surcroît, qu'il était comme une provocation à la danse et qu'on y cherchait ces

ronds décolorés laissés au matin par les petits pieds frénétiques des *viltansous* !

« S'il y a des lutins, pensais-je, entraîné par la douceur de la lumière et ma méditation vers cette dune enchanteresse à qui l'épithète de persane serait la seule qui convînt, c'est pourtant ici qu'ils doivent mener leur sarabande. »

A ma droite, sur la crête du *teven*, il y avait une trentaine de grosses meules de varech brun et séché, pareilles aux huttes d'un village hottentot. Je m'étais assis à l'ombre de l'une d'elles, réjoui plus qu'incommodé par sa forte odeur d'iode et le jazz effréné, vertigineux, des milliers de talitres qui crépitaient sur son feuillage racorni, presque noir. On eût dit que ces éphémères voulussent s'en donner pour l'éternité. C'était l'heure du déchal. Devant moi, sur les roches ou dans l'eau, des îliennes, montées sur leurs crocs comme de grandes araignées, halaient au sec le goémon d'épave, unique amendement de ces terres siliceuses. Qu'étaient

devenus la brume et le vent ? Et cette mer détendue, bonasse, se pouvait-il que ce fût l'Atlantique ? L'ogresse de la veille, soûle de carnage, s'étirait voluptueusement au soleil; caillou par caillou, la denture de sa rude mâchoire émergeait à la surface. Mais on ne voyait pas encore les Pierres-Vertes. Je les cherchais sur l'horizon. Je savais qu'elles étaient là, à fleur de bave. Tenais-je enfin le secret du *Richmond Castle* ? Eh ! non. Simplement un bout de fil qui y menait, mais qui s'interrompait tout de suite. Trompilh tout seul ne faisait pas mon affaire : il eût fallu pouvoir le tripler, le quadrupler, le quintupler, — ma conversation avec le pilote Coëtti m'en avait convaincu, — le multiplier d'un tas d'autres Trompilh pourvus de canots perfectionnés. Et il n'y avait que Trompilh de son espèce à Molène, Trompilh et sa pirogue...

Bénies soient les meules de varech dans l'ombre dense desquelles, sous ce soleil aveuglant, la présence d'un rêveur immo-

bile et silencieux peut échapper à des passants absorbés d'ailleurs par leurs petites affaires !

Deux hommes descendaient la dune. Ils paraissaient et disparaissaient tour à tour entre les meules. Trompilh était l'un d'eux, un Trompilh comme redressé, rabeté, verni par la joie. Mais l'autre ?...

C'est seulement quand il passa devant le dernier tas qui se trouvait à gauche du mien que je reconnus l'autre, sa carrure athlétique, son foulard vert et son poil fauve, givré par places : Madec, parbleu ! tonton Madec, l'ancien capitaine de la *Marie-Jeanne* congédié de la Compagnie des Vapeurs finistériens pour manque de respect au râtelier d'un compatriote de Lloyd George, mais qui n'avait pas renoncé à la navigation, j'en avais eu au cours de la traversée une première preuve et j'en tenais une seconde sous les yeux dans cette vedette à pétrole vers laquelle il descendait avec Trompilh. Le camouflage des barques a fait de tels progrès

pendant la guerre qu'il n'est pas étonnant que je n'eusse pas avisé plus tôt cette chaloupe-ci confondue avec les roches et qui, près de la Vinotière même, n'avait été trahie que par le tapage de son moteur.

Maintenant je savais par qui Trompilh avait connu, avant les journaux, le sinistre de la *May Flower*.

Les quelques bribes de phrases échangées en anglais par les deux hommes, au moment où ils passaient près de moi, devaient me révéler bien d'autres choses et d'abord, malgré une assez sensible différence d'âge, leur étroite intimité, puis que Trompilh aurait pu être prévenu par une autre voie, plus directe et plus prompte et qui n'eût pas exigé le déplacement de tonton Madec, et encore que ça commençait à sentir mauvais dans l'archipel où l'*Intelligence service* avait expédié un damné raskal d'espion qui me ressemblait comme un frère. Et ce ne furent pas les seules particularités intéressantes que

j'appris ou que je devinai dans ce bout de conversation dont la configuration du terrain, ces écrans perpétuels que faisaient les tas de varech, m'empêchèrent malheureusement de saisir les derniers mots. J'entendis passer des noms connus — et attendus — Finnigan, Greta Gonne, la *May Flower*, avec l'allusion à une torpille bien placée (mine, torpille, vous savez... le résultat est toujours le même, hé ?). Et, Dieu bon ! n'ouïs-je même pas à un moment de l'entretien, où il éclata comme un pétard sur la bouche de Trompilh, le nom du capitaine Craik ? Il riait cette fois à gorge déployée, le sauvage, boutoir au vent, un boutoir long d'un pouce, si gros en vérité qu'on pouvait croire qu'il était double ! Et tonton Madec y alla aussi de son accès d'hilarité, huma une prise et se tapa les cuisses : peut-être quelques accolades communes à la bouteille avaient-elles développé, cet après-midi-là, leur humeur médiocrement expansive. Soudain, l'expression de Trom-

pilh changea; son habituel visage de tacot malade se contracta, prit une gravité solennelle :

— Ainsi périssent tous ceux qui ont trempé dans l'assassinat du plus noble, du plus loyal des enfants d'Erin, le Lord ait son âme !...

Il entama un grand signe de croix dont la fin, ainsi que la suite de la conversation, me furent soustraites par la plus inopportune des meules de goémon.

J'en savais assez en somme. Le nom du noble et loyal « enfant d'Erin », le nom que j'attendais, que je guettais après celui de Craik, n'avait pas été prononcé sans doute entre les deux complices. Cependant, si mes déductions étaient justes, un moyen encore me restait pour le faire jaillir de l'ombre où une espèce d'obs-cure complicité des choses s'acharnait à le refouler.

Bien que demeuré en relations — on le sait et je ne l'ai pas caché — avec le colonel-inspecteur Lawrence, un des

chefs de Scotland Yard, je répugnais à m'adresser à lui en l'occurrence et pour les raisons qu'on devine; mais les mêmes scrupules ne me gênaient pas vis-à-vis du directeur de l'asile de Petersborough. A défaut d'un appareil clandestin comme celui auquel tonton Madec venait de faire allusion et que Trompilh, pour correspondre avec lui et Finnigan, avait dû disposer dans sa cahute du *teven* ou sous quelque roche propice des environs (la Pierre-aux-Pirates, par exemple, au nom prédestiné), j'avais la ressource du télégraphe officiel installé dans une annexe du sémaphore : je câblai donc dès que je le pus au directeur de l'asile pour le prier de s'informer près de son pensionnaire, le jeune Arthur Singleton, si le nom qui l'obsédait n'était pas d'aventure le nom porté sur mon télégramme; je calculais que, si ce directeur était à son poste, sa réponse pouvait m'arriver dans la soirée, avant la fermeture du sémaphore qui n'a lieu qu'à neuf heures. En sortant, j'eus

l'impression à deux ou trois reprises que des yeux m'épiaient derrière les murettins en pierres sèches qui cernent la culture molénaise ; je crus même reconnaître le regard de Floric... C'est une obsession gênante à la longue et, autant pour m'y soustraire que pour tuer le temps jusqu'au dîner, je retournai sur le port où la marée montante n'allait pas tarder à ramener, avec leur habituel chargement de langoustes, homards et tourteaux, les barques parties à la poursuite de cette brigandaille casquée des profondeurs.

Le port, d'ici là, restait vide, les auberges silencieuses, les femmes aux champs ou sur la grève avec leur marmaille. Quelques anciennes bavardaient dans un creux autour du puits Saint-Ronan, la cruche aux hanches ou sur la tête, à la mode biblique. Les femmes, ici, font à peu près toutes les besognes réservées ailleurs aux hommes et, sauf qu'elles ne figurent pas sur les rôles d'équipage, elles les suppléent pour le reste des labours

masculins, fouissent le sol, moissonnent l'orge, cuisent le pain, fanent le goémon, fabriquent la soude, capelées, les jours de mauvais temps, dans les vieux « cirés » de leurs maris. C'est le monde renversé, comme on dit, et pas seulement du côté féminin, puisqu'il n'est pas rare de voir les représentants du sexe mâle, quand ils sont à terre, tricoter des bas sur le port. Seul travail que leur dignité d'homme consent à s'imposer. Mais la plupart du temps, adossés, les bras croisés, aux pignons chaulés des mareyeurs, leur principale occupation semble être de faire passer leur chique de la joue gauche dans la joue droite et de la joue droite dans la joue gauche, exercice qu'ils n'interrompent que pour lever le coude au comptoir voisin ou puiser une chique fraîche dans la réserve de leurs bérets. Les plus braves et les plus pacifiques insulaires qui soient au demeurant, sauf les nuits de *pazé*. Cependant, on a vu quelquefois une chique violemment expulsée du larynx

de son propriétaire prendre la direction d'un visage étranger : ce visage est tantôt celui d'une épouse acariâtre, qui réclame après la paye de son mari et n'apporte pas de mesure dans ses réclamations, tantôt et le plus souvent celui d'un passant inoffensif appartenant au genre pigoulier.

Les pigouliers, je crois l'avoir dit, sont des gars de la grande terre, qui, aux beaux mois, s'installent sur la Lédénez pour brûler leur goémon (d'où leur assimilation aux fondeurs de brai) et que les îliens traitent quelque peu en intrus : ils acquittent pourtant avec la plus louable exactitude la taxe locative, assez modeste en vérité, dont les frappe la commune; ils se mêlent le moins possible à la population indigène, et la Lédénez enfin n'a pour hôtes, en dehors d'eux, que la trentaine de vaches qui composent le cheptel communal et les phoques intermittents dont il rôde toujours un couple ou deux aux alentours. Mais la prévention des îliens contre ces indésirables est plus forte que tout, et

ceux-là même qui, dans le conseil, ont voté pour leur admission sur la Lédénez sont les premiers à leur chercher noise. Je crois bien qu'ils ne comptent qu'un seul ami dans tout Molène, en dehors du « recteur », l'excellent abbé Le Coz, toujours prêt à prendre leur défense contre ses jaloux paroissiens, c'est mon parrain. Et, précisément, cet après-midi-là, mon parrain les était allé voir, sans doute au sujet de la crépine de corail cédée par eux à Trompilh. A marée basse, la Lédénez est d'un accès assez facile : mais, au premier signe de la montée du flux et si l'on ne veut pas être condamné à partager les gourbis fumeux des pigouliers, il n'est que prudent d'emboîter le pas au troupeau communal qui, averti par la vieille habitude héréditaire aussi forte qu'un instinct, dès que le grouet menace d'être couvert et bien que les heures de la marée changent chaque jour, reprend tout seul le chemin du village.

Mon parrain avait-il oublié la prescrip-

tion? Le grouet était couvert, les vaches rentrées depuis un assez bon moment. J'entendis tout à coup des cris, suivis d'une levée de gaffes, d'avirons, et venant d'une barque — la première — qui embouquait le chenal. Il me parut qu'on hissait quelqu'un à bord. Sapristi ! si c'était mon parrain ! Et de courir. Le tapage continuait cependant, un roulement de malédictions, d'imprécations et de jurons : « Bande de fumiers ! Vole-Pâques ! Naufrageurs ! Fantassins ! *Tann an Ivern war ar forbaned !* (Le feu de l'Enfer sur les forbans !) » Mon parrain — car c'était bien lui sous la vareuse et le pantalon de toile brique que lui avait passés de force un des sauveteurs — se débattait au milieu de ce hourvari, et, quand la barque accosta, il protestait encore :

— Mais non ! Mais non, mille bombes ! Les pigouliers sont innocents.

— Ils ont voulu vous noyer, ripostaient les pêcheurs. Le mousse les a bien vus aussi donc. Pourquoi que vous voulez pas convenir ?

— On aura leur peau! criait un autre.

— C'est moi, expliquait mon parrain, qui me suis trop longtemps attardé sur une roche à observer les évolutions d'un morgan... Il me faisait signe et je ne voyais pas la mer qui montait.

Enfin, Dieu merci, le brave homme était sauf, quoiqu'un peu trempé.

Mais il fallut une sérieuse tournée de « blanche » dans la taverne la plus proche pour apaiser l'émeute et ramener un peu de sang-froid chez ces forcenés. Encore mon parrain ne put-il jamais arriver à persuader le patron Couillandre de la complète innocence des pigouliers : il voulait bien accepter que les pigouliers ne l'eussent pas jeté à l'eau, mais sûrement ils avaient fait exprès de l'abandonner sur la roche afin de le soulager de son portefeuille. Tout l'équipage faisait chorus. Il y eut même un pêcheur qui jura sur sa boîte à chique qu'un morgan ni... oui, *dawned!* (damnation!) une morgane, fût-ce la plus dévergondée, n'aurait été capable d'un coup aussi lâche.

— Mon petit, me dit mon parrain, comme nous revenions ensemble vers le moulin, tu vois la bonne opinion que ces hommes ont des morgans. Celui qui vient de parler en dernier lieu a peut-être, comme pas mal d'iliens, du sang de morgan dans les veines. C'est ce sang qui crie en lui. J'ai la plus vive gratitude pour mes sauveteurs : ce qui ne m'empêche pas de déplorer leur lamentable esprit de prévention envers les pigouliers qui se portaient eux aussi, j'en suis sûr, à mon secours et qui n'ont fait qu'être devancés par l'équipage du patron Couillandre... En somme, j'en ai été quitte pour un bain forcé et, par ce temps caniculaire, c'est une aventure sans conséquence. Moi qui ne prends plus depuis longtemps de bains de mer, j'ai été fort satisfait de celui-là... Et j'ai vu le morgan presque comme je te vois. Je te concéderai que, si toute l'espèce est taillée sur le même patron, elle a encore quelque progrès à faire pour ressembler, dans ses types les moins

imparfaits, à l'Antinoïis ou simplement à Rudolph Valentino. Mais j'ai pu me trouver en présence d'un vieux morgan, peut-être du morgan qui est monté de nuit sur le *Richmond Castle*. J'ai cru lui voir cette paire de boutoirs ou de défenses dont parlait le jeune Arthur Singleton.

— Vous ne croyez pas plutôt, dis-je, que ce morgan était un morse ?

— Tu m'embêtes à la fin ! Je ne nie point qu'il y ait des morses, pas plus que je ne nie qu'il y ait des chimpanzés et des orangs-outangs. Je te prie seulement de réfléchir à ceci que toutes mes recherches depuis près de vingt ans tendent à confirmer les traditions courantes dans l'archipel molénaï sur l'existence des sirénéens. Tout au plus y a-t-il doute sur l'origine de l'espèce dont certains voudraient qu'elle fût un compromis entre l'homme et le cétacé. Vas-y voir, Grégoire !

— Non, non, mon parrain, je m'en réfère à vous.

— Alors tu ne seras pas beaucoup plus

avancé, car je n'ai pas d'opinion là-dessus. La nature ne nous admet pas au secret de ses laboratoires. Même sur le caractère de nos rapports avec les morgans, il y a bien du trouble, des contradictions dans les traditions que j'ai recueillies. On croit par exemple, dans ces îles-ci, que les noyés dont les corps n'ont pas été retrouvés sont des marins tombés au pouvoir de la Morgane, la grande, la tueuse, Ahès, pour l'appeler par son nom; ces singuliers paroissiens ne sont à proprement parler ni vivants ni morts, parce que le temps de leur vie terrienne n'était pas entièrement révolu quand la Morgane les a pris; les poissons et les crabes sont tenus de respecter leur chair; mais eux-mêmes, semblables sur tout le reste aux morgans, ne peuvent quitter les profondeurs, bien qu'il soit permis à leur « double », à leur *anaon*, de se manifester aux vivants pour en obtenir des prières. D'aucuns même prétendent qu'ils sont frappés de léthargie jusqu'au terme qui leur était

assigné. Va-t'en accorder ça avec les processions de noyés rencontrés en mer aux vigiles des grandes fêtes et spécialement à la Toussaint, à Pâques et à Noël ! Il y a donc des circonstances où ils sont déliés de leur rigidité et susceptibles des mêmes gestes que les personnes en état de veille ? La bouteille à l'encre, je te dis !

— Mais alors ?

— Eh bien ! alors il faut s'en tenir aux faits certains, dûment constatés. Je range parmi les faits de cette sorte les vols de mousses, de novices, commis par des morganes. *Item* les captures de morganes par des hommes. Il suffit d'une imprudence, d'un sommeil trop prolongé à la pointe d'une roche; dans ces moments-là, si tu parviens à t'approcher de la morgane, à détacher la petite crépine de corail posée sur ses tresses et qui lui confère la faculté de se mouvoir sur terre comme dans l'eau, ça y est : tu la tiens. Cette crépine, c'est comme qui dirait leur chapeau de Fortunatus, aux morganes, le talisman

merveilleux grâce à quoi elles peuvent se rendre invisibles, franchir en un clin d'œil d'énormes espaces marins et garder une jeunesse inaltérable. Ce dernier privilège n'est pas le moins précieux, s'il est vrai, comme le disent les livres, que l'écrevisse de mer vit cinq âges d'homme, la baleine sept fois autant que l'écrevisse, le kraken ou serpent marin neuf fois autant que la baleine, les morganes douze fois autant que le kraken, soit, au calcul des moins optimistes, deux cent soixante-quatre mille six cents années...

— Fichtre ! ne pus-je retenir de m'écrier. Même les plus vieux amiraux chez nous, et dans une profession qui passe pour assurer à ses membres une longévité anormale, s'en vont dans la fleur de l'âge, comparés aux sirènes !

— Parvenues à ce terme, poursuivit mon parrain sans daigner relever mon impertinente exclamation, elles s'évaporent, ou plutôt se fondent en petites bulles qui viennent crever à la surface, et ce

qu'elles avaient d'âme rentre dans la circulation universelle, car leur longévité anormale n'est qu'une compensation de la Providence qui réserve l'éternité aux seules âmes des humains. Il faut croire que cette compensation leur suffit, puisque, de toutes les morganes qui ont passé de l'élément marin à l'élément terrestre et pris mari dans l'archipel, même les plus attachées à leur nouvelle famille, aucune n'a pu guérir entièrement de la nostalgie des profondeurs; le souvenir de leur ancienne patrie mettait une brume perpétuelle dans leurs yeux; tournées vers le large et incapables de se soustraire à son incantation, elles ne s'acquittaient qu'avec peine des devoirs ménagers qui leur incombaient, et les enfants qu'elles avaient eus de leur union avec les hommes participaient pendant plusieurs générations de cette impuissance à s'adapter aux conditions de la vie terrienne. Vois plutôt la difficulté que j'éprouve à faire épousseter mes livres par la jeune Flore Guichaoua...

— Quoi ! Floric ?...

— Floric est l'arrière-petite-fille d'une morgane. Il n'y a que toi qui ne sais pas cela à Molène.

Nous arrivions au moulin. Il était six heures du soir. Mon parrain ne paraissait pas se ressentir de son plongeon, et je n'avais pu le décider à se mettre au lit. C'eût été prudence cependant. Mais deux langoustes dans la cuisine, fendues dans le sens de la longueur et saupoudrées de gruyère, rôtaient sur un petit feu de cotrets odorants, camphrier ou cèdre, provenant de la boiserie de quelque vaisseau fossile de la Compagnie des Indes. Vous ai-je dit qu'on est assez porté sur la bouche dans notre famille? Floric, qui nous avait ouvert, m'assura qu'aucun télégramme n'était encore arrivé pour moi. Était-ce ce que m'avait appris d'elle mon parrain? Ou la féroce berceuse qu'elle fredonnait derrière la porte :

Tarz ! Tarz ! Avel ! Arneu ! Tân?... (1)

(1) « Le brisant ! Le brisant ! Le vent ! L'orage ! Le feu !... »

Je lui trouvai une expression plus étrange, plus lointaine encore que d'habitude, à cette Floric. Peut-être eus-je tort de ne pas la prendre à l'écart pour l'interroger : Trompilh, toujours dans ses jupes, se dévoila. Il avait pointé l'oreille au mot de télégramme. Qu'il était méfiant, ce Trompilh ! Tandis que mon parrain montait se changer, je donnai machinalement un coup d'œil au baromètre monumental en bois doré de la salle à manger, un baromètre Louis XV qui avait peut-être décoré le salon du navire de M. du Chaffault à la bataille d'Ouessant : la colonne mercurielle venait d'exécuter un formidable plongeon.

Qu'est-ce que la nuit allait nous apporter ?

V

La Tornade

« Tu vas rester ici, mon garçon. Ne t'inquiète de rien. Lave seulement la vaisselle à tes moments perdus. Et, quant à te livrer à la police, jamais de la vie : c'est des Anglais. »

(PEGGEN MIKE, dans *le Baladin du monde occidental* de J.-M. Synge.)

Ce fut d'une soudaineté, d'une brutalité dont je ne puis donner une idée, sinon en comparant la chose à l'éclatement, dans le lointain, d'un aérolithe de grande dimension ou mieux encore, peut-être, à la rupture du barrage de quelque énorme réserve d'eau. Sauf le baromètre, Cassan-

dre de l'ordre atmosphérique, et la susceptibilité d'une de mes jambes encline aux rhumatismes depuis la guerre, rien ne l'annonça, du moins à Molène; le ciel resta imperturbablement serein jusqu'aux environs de sept heures et demie, qui correspondent à six heures et demie de l'ancienne numération. Mais la chaleur était extrême, sans rapport avec la latitude de l'archipel. A ce moment-là, suivant des témoins, une longue barre couleur d'acier trempé et qui en avait les sombres irisations s'inséra au couchant entre le soleil prêt à disparaître dans la mer et la mer elle-même, qui en prit aux derniers plans une teinte lie de vin très prononcée. Et le vent ou ce qui faisait l'office de vent, car la brise était extrêmement faible, sauta d'un bond de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. Un tour presque complet d'horizon. Nous eûmes l'impression que l'île chavirait, décrivait le même tour de compas que le vent, qui, pour entrée de jeu, commença par emporter le

cône noir de tempête que le sémaphore était en train de hisser à sa drisse. La barre gris d'acier du couchant s'élargit, gagna dans le zénith, noya le soleil, le ciel, la mer : nous passâmes en quelques secondes de la pleine clarté d'une belle fin d'après-midi estivale à une sorte de deminuit violâtre. Après quoi, ce fut proprement le chaos — ou quelque chose qui devait en approcher, — le déchaînement simultané de toutes les forces maléfiques de la planète, l'irruption autour de notre rocher des six cent soixante-six mille démons empruntés par Goëthe à saint Grégoire de Naziance pour son sabbat, une nuit maritime de Walpurgis, foudre, grêle, pluie, embruns, sable, galets mêlés et brassés par la trombe du vent qui nous les rabattait en cataractes. Mais on sentit tout de suite que ce n'était là qu'une simple ouverture avant la vraie représentation, quand le chef d'orchestre semble n'avoir pas encore bien débrouillé l'écheveau de ses thèmes chromatiques et qu'il les jette en vrac à l'auditoire.

Le chef d'orchestre, ici, c'était le vent, un maître trop impérieux pour supporter d'être débordé plus longtemps par ses subalternes, et, peu à peu, en effet, les sauvages éclairs qui fauchaient l'obscurité et qui se confondaient avec les feux réguliers et toujours visibles de Créac'h, du Stiff, de la Jument, s'espacèrent, puis s'éteignirent; quelques averses presque horizontales à force d'être obliques et qui rebondissaient comme des fusillades sur le granit de la maison défoncèrent encore deux ou trois vitres qu'on n'avait pu boucher. Au bout d'un temps dont il serait malaisé de supputer la durée exacte et que nous occupâmes, Floric, Trompilh et moi, à barricader et à calfeutrer tous les orifices, fentes et jointures visibles de notre vaisseau terrestre (il n'eût pas fallu songer, même en cas de subversion totale, à déranger M^{me} Podeur de ses fourneaux), il n'y eut plus au pupitre que le vent : la terre, la mer, simples prétextes à fioriture, lui appartinrent exclusivement, comme

aussi le ciel d'où il balaya les nuées, troupe inutile. Peut-être avait-il invité les étoiles au spectacle : elles étaient là, aux premières loges, ouvrant leurs yeux froids de vestales sur ce cirque soulevé et qui semblait vouloir monter jusqu'à elles...

Floric, le dernier joint bouché, le couvert mis, avait regagné la cuisine. Positivement, elle dansait ! Mais Trompilh, lui, paraissait assez soucieux : il ne cessait de regarder par l'œil-de-bœuf du pignon qui avait une lentille plus résistante que les simples carreaux des fenêtres et qui était une manière de hublot très commode par les temps de ce genre où il fallait condamner les autres ouvertures. « Il songe, pensai-je, à son kayak ». Tous les pêcheurs devaient être sur le port en train de doubler les amarres de leurs barques.

— C'est une précaution qui n'est pas inutile, dis-je à Trompilh.

Il en convint par son *hugh!* habituel, mais ne se dérangea pas. J'en conclus qu'il jugeait le canot en sûreté et que son

appréhension avait une autre cause, peut-être les dangers que courait son ami Madec, si le coup de vent l'avait surpris au large. Mon parrain, séché, étanché et ses notes mises en ordre, ce qui avait demandé plus de temps que sa toilette, nous avait rejoints en bas, mais la réaction que je craignais pour lui commençait à faire sentir ses effets : des jambes fauchées, une tête lourde, un poulx capricieux. Nous dûmes le coucher sur le divan tout habillé, car il ne fallait pas songer à le reporter dans sa chambre trop exposée. Lui-même, en prévision d'une surprise, éboulement, raz de marée, avait passé son tricot et chaussé des bottes ; il me conseilla d'en faire autant et prévint Trompilh qu'il avait du rechange à sa disposition.

— Je ne sais pas, dit-il, comment va se comporter la baraque. Je n'ai pas vu encore de tempête semblable.

— Tornade, dit Trompilh.

Et, montrant les étoiles par le hublot :
— Tornade sèche. Les pires.

De fait, un simple vent n'aurait pu faire ce que faisait celui-ci : les murs de la maison, même ceux de la tour, oscillaient littéralement, des murs en granit rejointoyé d'un mètre vingt d'épaisseur. Cependant l'inquiétude de mon parrain venait moins des murs que du toit dont la charpente gémissait, craquait, comme si on l'avait appliquée au supplice du brodequin. Les ardoises, elles, se soulevaient à la façon d'une poitrine d'asthmatique qui respire avec effort. C'étaient des ardoises bretonnes heureusement, massives comme du plomb et serties de ciment, mais, que deux ou trois vinssent à céder, le vent passerait par la brèche et emporterait tout le panneau. A l'intérieur même de la salle à manger, il avait fallu consolider avec des bahuts, des tables, des bancs, les vantaux de la cheminée qui, suivant la mode des îles, s'ouvre et se ferme comme une armoire. Et des profondeurs du conduit

sortait un ronflement sans fin, une sorte de sourd tonnerre en spirale, basse de l'extraordinaire symphonie discordante qui se jouait aux châssis des fenêtres, aux angles des murs, sous les portes matelassées. Le tapage était tel que, toutes les issues fermées, les volets clos — ceux du moins qu'on avait pu rabattre — on était obligé de crier pour s'entendre, et le poing du vent imprimait par moments des secousses si rageuses à la maison que nous nous attendions à ce qu'il la broyât. D'autres fois, tanguant, roulant avec elle, nous perdions pied, nous nous accrochions aux meubles pour ne pas tomber. Nos phrases suivaient le mouvement, se ramassaient en ellipses bondissantes.

— Jamais vu ça, dit mon parrain de son divan. Faire naufrage à terre !

C'est dans ces conditions anormales, on peut le dire sans hyperbole, que M^{me} Podeur, impassible à ses fourneaux, acheva et parfit le chef-d'œuvre culinaire, vingt fois dispersé, qu'elle comptait nous

servir après le potage. Mais, quand elle appela sa nièce pour lui confier la soupière, Floric ne se trouva plus là. Où avait-elle pu passer ? Dehors ? Mais par où et comment ? Et attirée par quoi ? Il nous semblait bien percevoir au milieu des détonations du vent des coups plus sourds, plus brefs, une canonnade intermittente. Et d'autres fois — entendez ! — c'étaient comme des hurlements prolongés de sirènes, des meuglements de bêtes à l'agonie. Quelque navire à la côte sans doute. Mais le vent — surtout celui-là — est un si habile comédien ! Encore son habileté n'allait-elle pas jusqu'à pouvoir contrefaire l'organe féminin qui, devant la porte, en prenant son élan vers les grèves, se mit à glapir soudain :

— *Pazé en aod! Tarz! Tarz!* (Epaves sur la côte ! Au brisant ! Au brisant !)

La voix de Floric évidemment, la voix suraiguë et farouche de l'arrière-petite-fille de ces morganes celtes, peut-être pas si injustement qualifiées de damnable

engeance par le pauvre commandant Craik.

Trompilh, lâchant son hublot, accourait, mais je le devançai à la porte d'où sans doute il voulait s'élancer après Floric pour essayer de la ramener, la soustraire à cette tempête effrayante qui risquait de l'enlever comme un brin de goémon. Je me sentais — pouvais-je dire pourquoi? — une soudaine et furieuse envie de lui disputer ce sauvetage qui m'apparaissait de sa part moins un acte d'humanité qu'un moyen d'asservir un peu plus la pauvrete...

Je compris mieux sa hâte, et que Floric n'y était absolument pour rien, en me heurtant sur le seuil à quelqu'un que je n'avais pas vu venir, mais que lui évidemment guettait depuis le début de la tornade par la lentille du hublot : encore eus-je peine à l'identifier pour un des deux gardiens du sémaphore, tant avec sa face congestionnée, ses yeux aveuglés de sable et l'étrange déformation de tout son corps,

tassé et comme cassé par la lutte inégale qu'il avait dû soutenir pour venir du sémaphore au moulin, il ressemblait peu à l'homme svelte et robuste que j'avais rencontré le matin. Il pouvait à peine, lui aussi, articuler les mots. Il tira de son caban un papier de couleur bleue, chiffonné, sali :

— C'est... c'est le télégramme... de Londres... Le câble...

L'effort qu'il venait de faire pour s'expliquer ou tâcher de s'expliquer avait dû l'achever, car, avant d'avoir pu terminer sa phrase, il s'effondra sur la banquettes du vestibule mal éclairé où nous le recevions. Trompilh semblait y avoir pris racine, alors qu'il eût été si urgent de rattraper Floric et que je ne m'y opposais plus, que je l'en eusse pressé même, dès lors que je pouvais croire qu'il n'y avait rien entre l'enfant et lui...

— Mais courez donc après elle ! lui criai-je en anglais, langue que je savais maintenant, d'expérience sûre, lui être

plus familière que la nôtre. Qu'avez-vous à rester ici ? Ce télégramme n'est pas pour vous.

Je crus qu'il allait sauter sur moi, m'arracher le papier tout au moins, mais il se domina et me demanda sourdement :

— A qui avez-vous télégraphié dans l'après-midi ? J'espère que ce n'est pas à Scotland Yard ?

— Ah ! dis-je, repris de mes doutes, Floric vous a conté ma visite au sémaphore?... Vous lui faites faire un joli métier !

— Sur votre salut, répondez !

— Vous confondez, Trompilh : mon salut n'est pas en jeu, mais le vôtre. Cependant je veux bien vous rassurer : c'est au directeur du *Lunatic-Asylum* de Petersborough que j'ai câblé.

— Et bien vous avez fait, dit-il.

— Mais vous, dis-je pour l'éprouver, vous feriez mieux de songer à Floric. Que va-t-elle devenir par ce vent ?

— Laissez, dit-il. Il n'y a rien à faire :

elle a le naufrage dans le sang. Et puis...

— Vous voulez savoir ce que m'a répondu le directeur de l'asile. Mais si je veux garder pour moi sa réponse ?

— La garder pour vous, certes, je n'y verrais aucun inconvénient.

— Mais vous en verriez beaucoup, si je la communiquais à mon parrain. En effet, comment lui faire accepter ensuite vos histoires de morgans ?

— Même au vieux gentleman, il me serait indifférent que vous parlassiez, dit Trompilh. Un homme comme lui ne se rend pas. Et ce n'est pas un télégramme, quoi qu'il contienne, qui détruira sa foi mystique dans les morgans. Si j'étais sûr que votre communication n'irait pas plus loin, je me garderais d'insister. Je crois que je n'ai plus rien à faire à Molène. Mais je ne puis supporter la pensée que d'autres que moi paient pour moi votre indiscretion soit de leur liberté, soit même de leur vie. Jurez sur le Christ que vous vous en tiendrez à M. Lebeau : je disparaîs à l'instant.

— Il faudrait savoir d'abord ce que contient le télégramme, dis-je, touché, quoique j'en eusse, par l'accent désespéré de cette requête. Peut-être, après tout, n'est-il pas conforme à mon attente.

Je m'approchai de la lanterne du vestibule pour déchiffrer le télégramme, non sans l'avoir au préalable détiré et lissé du revers de la main, ce qui n'était pas une précaution inutile dans l'état où il avait été livré. Encore les oscillations de la lampe rendaient-elles l'opération malaisée. Mais enfin je pus lire après beaucoup d'efforts : « Londres, 22-7-20. Laverdin, île Molène, Finistère, France. Posé question à William Arthur Singleton sur nom oublié. A répondu que c'était... »

Le télégramme s'arrêtait là. Il ne portait même pas de signature.

— Eh bien ! et la suite ? demandai-je au gardien.

L'homme parut se réveiller. Il se leva tout droit, comme un automate.

— Faites excuse, monsieur... Il n'y avait

pas autre chose... Le chef pense qu'à cet endroit le câble avec Corsen s'est rompu.

Nous nous regardâmes tous les trois.

— Peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi, dis-je après un instant de réflexion.

— *For you, certainly...*, dit Trompilh, qui ouvrit la porte.

Le vent le happa comme une feuille sèche.

VI

On lit dans l' « Atlantic Herald »...

« De même que les prolétaires
étaient la classe opprimée dans
le Royaume-Uni, les Irlandais
étaient le peuple opprimé. »

(EUGÈNE FOURNIÈRE,
dans *Histoire socialiste*.)

Les autres détails de cette nuit affreuse ne me sont pas restés bien présents. Nous la passâmes en perpétuelles alertes, n'ayant même pas le courage de toucher au menu de M^{me} Podeur, cependant moins troublée que nous par l'évasion de sa nièce, coutumière de ces fugues et qui,

d'habitude, revenait le matin au logis, la tête calmée.

— Il faut la prendre comme Dieu l'a faite, disait M^{me} Podeur. Quand elle est dans ses lunes, c'est plus fort qu'elle et que tout : une brigade de gendarmerie ne la materait pas.

Vingt fois, nous crûmes que la plénitude des temps était accomplie pour nous, selon la façon de s'exprimer des honnêtes presbytériens de la première *May Flower*, et que le moulin, lui aussi, partait avec le vent. Je compris mieux, cette nuit-là, que de robustes commères molénaises au triple étage de jupes ballonnées prétendissent avoir voyagé par les airs certains soirs d'ouragan et s'être retrouvées au matin, légèrement moulues, sur le continent ou dans les îles voisines, à Triélen et à Bannalec. Je doute néanmoins que ces ouragans diaboliques et dont elles ne parlaient qu'en se signant fussent aussi forts que celui-ci. Et, à la vérité, suivant l'observation de Trompilh, qui avait dû voyager dans les mers du Sud, c'était une

tornade, un cyclone plus qu'un ouragan. Cela ne se déduisait pas seulement de son caractère spasmodique et de sa soudaineté, mais encore de son aire de développement limitée et que nous sûmes, depuis, n'avoir pas dépassé Audierne à l'est et la côte de l'Abervrac'h à l'ouest, de sa brièveté relative enfin, car, un peu avant l'aube, une détente fut sensible — peut-être à la faveur des outres de pluie qui recommencèrent à crever — et, sans tomber tout à fait, le vent se régla, cessa d'être la force aveugle et débridée de la nuit.

De cette intensité du cataclysme, les témoignages éclataient de tous côtés cependant : toitures emportées, murs chavirés, meules de varechs éparpillées, sans parler, pour Molène seulement, de deux cargos à la côte — un Norvégien et un Espagnol, pas d'Anglais cette fois, — d'une jetée coupée et d'une autre qui ne tenait que par la force de l'habitude. Mais la flottille de l'île, sa principale richesse, avait été miraculeusement épargnée;

grâces en soient rendues à monsieur saint Ronan, patron de Molène, sous la protection duquel l'excellent recteur Le Coz s'était heureusement avisé de la placer dès le début du cyclone, avec promesse, s'il la tirait d'affaire, d'une garniture neuve pour son autel...

La mer restait grosse autour de l'archipel : des montagnes d'eau roulaient dans le Four; à l'intérieur même du port, les vagues brisaient comme dans la passe; reformées après les Trois-Pierres, elles arrivaient, lourdes, arquées, verdâtres, brandissant comme des scalps des trophées de goémon roux ou poussant à la façon d'un bélier quelque débris de mât empêtré dans ses agrès. Les barques soulevées à longueur de câble, aveuglées d'écume, ne reconnaissaient plus leur sûr abri de naguère. Au bout de leurs cordes tendues à rompre, elles se cabraient à leur tour, pointaient, encensaient, retombaient de tout leur poids dans les creux. La crainte des pêcheurs, presque aussi

vive que dans la nuit et bien qu'ils eussent des veilleurs à bord, était de les voir prendre tout à coup le galop et filer vers la haute mer ou s'écraser sur les roches; par paquets de dix ou douze sur le quai cinglé d'averses, les bras croisés, chiquant et salivant, ils tenaient sous la pluie on ne sait quel conciliabule silencieux; la pensée de leurs barques exposées aux frénésies de cette mer démentielle leur faisait oublier les deux cargos à la côte, l'un perdu corps et biens, l'autre plus chanceux et dont l'équipage, « sauveté » en partie on ne sait comme (car le canot de la station, trois fois roulé par la lame, n'avait pu sortir et il n'y avait dehors que la vedette de tonton Madec), s'incendiait d'alcool dans les débits voisins.

Je demandai au patron Couillandre, qui se trouvait dans un des groupes, s'il n'avait pas vu Floric : sans se détourner, du pouce, par-dessus l'épaule, il m'indiqua le Nord, la direction du *teven*.

Comment n'avais-je pas songé, en effet,

que, si Floric était quelque part, c'était là, sur la grève des Pierres-Vertes, avec les autres pilleuses d'épaves que sa voix farouche convoquait la veille à l'assaut des coques fracassées ? Trompilh l'avait dit : « Elle avait le naufrage dans le sang »; dès qu'un navire était signalé à la côte, elle s'élançait. Il devait être lui-même par là, cet irritable Trompilh, si prompt à « plaquer » les gens de mauvais ton qui, au lieu de faire le bridge de leur parrain, s'amusaient à câbler avec Londres : du moins y avait-il sa cagna dans une anfractuosité du rivage près de la Pierre-aux-Pirates. Songeait-il vraiment à lâcher la partie, à quitter Molène ? Sans doute, s'y sentait-il « brûlé », comme on dit. Par moi d'abord et — pour être sincère — je n'étais pas sans me le reprocher un peu à présent.

Était-ce l'accent pathétique de son imploration, au cours de notre dernière rencontre, qui m'avait disposé plus favorablement à son endroit ? Est-ce le souvenir

ressurgi de tout ce qu'un maître impitoyable, des siècles et des siècles durant, avait fait supporter à la malheureuse Irlande ?

Ah ! là-bas, ce n'était pas la tornade qui décoiffait les maisons : c'étaient les hommes, les *emergemen*, les agents du landlord, pour en déloger les anciens propriétaires descendus au rang de censiers et pliant sous des baux écrasants. S'ils s'accrochaient aux murs, on rasait les murs ; s'ils se couchaient sur leur motte de terre, on arrosait la motte avec du vitriol. De l'émeraude du monde occidental, comme l'appelait Thomas Moore, quatre siècles de ce sauvage régime avaient fait une autre Maremmes plus pernicieuse, un grand palus de tourbe noire, et de ce qui restait des fiers descendants de Finn Mac Cumhal, de la plus noble et la mieux douée des races celtiques, un ramassis de tremble-la-fièvre et de crève-la-faim ; les chênes eux-mêmes, rapetissés aux proportions de la brousse, tordus, cagneux, étêtés, y dessinaient dans le soir des

silhouettes confuses de Trompills végétaux. Quand la pomme de terre manquait — deux années sur trois — on broutait le goémon. Seule, l'eau du ciel ne tarissait jamais ; elle pleurait toutes ses larmes sur la pauvre Irlande ; elle l'enveloppait de ses franges vaporeuses ; elle avisait, dans une prairie perdue, un petit coin oublié des *emergemen* où elle faisait pousser en secret quelques brins de la plante sacrée, le *shamrock*, le trèfle proscrit par la loi des lords, l'emblème de la nationalité irlandaise agonisante. Pour revivre, pour espérer, il suffisait d'un de ces petits brins piqué au bonnet de Paddy. Et Paddy, dans le vent moins dur que les lords, dans la pluie doucement complice, s'en allait fredonnant :

« Quand les lois auront changé la couleur de l'herbe, — quand les feuilles en été n'oseront montrer leur couleur, — alors j'ôterai de mon bonnet le vert emblème ; — alors, mais seulement alors, j'abandonnerai l'espérance. »

Est-ce qu'on pouvait oublier tout cela, et bien d'autres choses qui n'étaient pas d'un passé si lointain, comme l'éviction des catholiques irlandais de toutes les fonctions publiques, leur radiation des listes électorales, l'assimilation des membres du clergé aux repris de justice par l'interdiction de s'éloigner à plus de cinq milles et, pour finir, la condamnation du vieux parler national, la défense impie de recourir, fût-ce sous le manteau de l'être, aux douces et chantantes syllabes gaéliques ? En ce moment même, dans cette Europe aux écoutes, où Wilson le prédicant, la Bible en main, les yeux au ciel, ne perdait pas une occasion de proclamer le droit sacré des peuples à disposer librement d'eux, quelle réponse avait faite la Conférence de la Paix aux délégués qui se présentaient pour l'Irlande ? On ne les avait seulement pas admis à l'audience ! Et, depuis, c'était, dans l'Île des Saints, et qui n'avait jamais mieux mérité son nom, si saint est synonyme de martyr, une

oppression cent fois pire que celle exercée par les Têtes-Rondes du Protecteur, des perquisitions dans toutes les fermes, baïonnette au canon, les rues des villes patrouillées la nuit par des tanks, les marchés, les foires survolés par des avions de combat, les récoltes incendiées, les coopératives de laiterie bombardées, les mitrailleuses en action à tous les carrefours, les représentants du pays, ses élus réguliers, aux galères comme Thomas Ashe, en fuite comme Valera, ou couchés dans les fossés de Dublin comme le pauvre petit président Patrick H. Pearce, douze balles dans la peau.

Alors, peut-être que la riposte d'un Trompilh était admissible, excusable même : couler ou torpiller des bateaux n'est pas plus inhumain que d'entrer avec des tanks dans une foule inoffensive assemblée pour un match de foot-ball. Il y a un moment dans toutes les guerres où l'on ne regarde plus aux armes qu'on emploie. A chair de loup dent de chien.

Et le seul reproche raisonnable que je pouvais faire, du point de vue français, à Trompilh et à sa bande, c'est d'avoir pris pour base clandestine de leur action contre l'Angleterre l'archipel d'une puissance neutre, alliée, la veille encore, au pays qu'ils combattaient. Que diantre ! Nous avons assez protesté en France quand les Boches installaient une base occulte de ce genre dans les Baléares ! Et les Anglais en somme ont été pour nous — jusqu'à la paix — des alliés loyaux. Après, par exemple... N'empêche que, si la tentative de Roger Pillement avait réussi en 1916, non pas seulement les Anglais, mais nous et les autres alliés, nous étions dans de jolis draps. Le tort de ce Pillement, son crime, si vous voulez, c'est de n'avoir pas attendu la fin des hostilités : les salves qu'il rêvait d'envoyer dans le dos des Anglais, il eût dû réfléchir que nous en aurions notre copieuse ration. Mais peut-être, capturé sur son sous-marin, avait-il droit, lui aussi, aux douze balles de Pearce. L'avoir

pendu comme traître, c'est trop : John Bull n'a jamais été un frère ni un ami pour Paddy, et l'on n'est traître qu'envers ses amis et ses frères.

C'est ce que ne manquerait pas de me représenter encore Trompilh, si nous avions une nouvelle explication... Il ne me resterait donc plus contre lui que le grief personnel d'avoir surpris la confiance de mon parrain, d'avoir flatté, pour des fins un peu trop intéressées, sa passion du *folklore*, de s'être servi de son nom, de son autorité, de son crédit, comme d'un paravent à l'abri duquel il faisait ses coups contre les unités de la marine britannique. Voyons, Trompilh, trouvez-vous ce jeu bien honnête et n'estimez-vous pas que c'était mon droit et mon devoir de filleul de le faire cesser ? Tenez, même cette innocente Floric Guichaoua dont j'ai cru un moment... suffit ! J'ai de fortes raisons du moins de vous soupçonner d'avoir spéculé, pour l'enrôler à votre service, sur sa simplicité, sur

son ardeur au pillage, sur sa connaissance innée des choses de la mer; je ne serais pas autrement étonné que ce fût elle qui manœuvrait le kayak, ce fameux soir, vous vous rappelez, où le prétendu roi des morgans fut aperçu grim pant le long de la coque du *Richmond*...

Mais, pour tenir ce langage à Trompilh, il eût fallu d'abord mettre la main sur Trompilh. Or j'étais arrivé sur la crête du *teven* et je ne voyais pas sa cassine. Tout était si changé, il est vrai, dans le paysage, à commencer par la dune elle-même, veuve de son village nègre, rasée comme un ponton et triste, si triste sous le ciel sale, haillonneux ! Des meules avaient volé dans les champs jusqu'à trois cents mètres de là, d'un bloc, comme de simples matrones molénaïses. Par quel privilège le Christ du Calvaire des Naufragés avait-il tenu jusqu'au bout ? Voulait-il rapporter à son Père ce nouveau trait de la méchanceté de sa création, quand il l'abandonne à elle-même et à ses

instincts de meurtre universel ? Je doute en tout cas si, sans le point de repère qu'il me fournissait, je fusse parvenu à m'orienter dans le dédale des tranchées ouvertes par la tornade au flanc de la dune et à demi comblé déjà par les galets, les bourbans, l'écume, le goémon, toutes les vomissures des lendemains d'orgie de la mer. L'une de ces tranchées, large comme un lit de rivière, devait à mon estime me conduire chez Trompilh, car, rassuré par le geste du patron Couillandre, je ne prenais plus grand souci de Floric, mêlée évidemment à la horde féminine qu'on apercevait sur la grève, dans l'eau jusqu'au ventre, jouant du croc ou du harpon vers les épaves qui passaient à leur portée. Des deux coques de cargos sombrées au large rien n'était visible sur l'étendue laiteuse qu'un bout de manche à air rouge et noir, fiché et comme empalé dans une roche près des Pierres-Vertes. La tranchée obliqua, s'étrangla, puis se perdit dans une autre

aussi large, mais qui prenait une direction toute différente : je regrimpai sur la dune pour m'orienter et constatai avec stupeur que, sans m'en apercevoir, j'avais passé devant le gourbi de Trompilh ou plutôt de ce qui en restait, ainsi que de la Pierre-aux-Pirates, et qui avait sombré dans une des grandes poches creusées à mes pieds.

Le sable avait presque consommé son ensevelissement : les joncs de la toiture, sous les galets, portaient la trace d'un commencement de combustion, comme si la foudre les eût frôlés ou qu'on les eût volontairement dévoués à la flamme; un châssis sans vitre gisait près d'un escabeau sans pied. En remuant du bout de la canne ces morceaux de décombres, j'en dégageai une bobine de Ruhmkorff roussie par le feu et les débris encore reconnaissables, culots de lampe, plaques d'ébonite, d'un poste de télégraphie sans fil : voilà donc comme Trompilh recevait de Madec et de Finnigan les nouvelles du

large, et comment lui-même correspondait avec eux ! Il lui importait peu sans doute, à présent, que je connusse ces choses; il savait bien que je viendrais aux informations à un moment ou à un autre de la journée et que le curieux — il ne disait plus espion, Dieu merci ! — que j'étais ne résisterait pas à la tentation de fouiller dans les cendres de son passé. Et je vis bien, en effet, par la suite, que telle avait été sa pensée; j'acquis même la preuve qu'il avait escompté ma visite. Cela ne résultait pas seulement de son insouciance à l'égard des épaves de son appareil de T. S. F. qu'il lui eût été si aisé de jeter à la mer avec ses cartes, son Portulan des côtes de la Manche du capitaine Martin White, dernière édition revue et mise au point par les services hydrographiques de sa Gracieuse Majesté. Rien de tout cela sans doute, souillé, à demi carbonisé, n'était plus utilisable. Mais il n'en était pas de même du numéro de l'*Atlantic Herald* relatant les divers incidents du

banquet offert par la *Brodard and Co* au capitaine Craik à l'occasion de sa promotion dans l'ordre de la *Victoria Cross* : cet exemplaire, vieux de deux ans et plié avec soin, dormait dans un sachet d'amiante qui l'assurait contre tous les risques. Comment, si précautionneux d'habitude, si jaloux de son incognito, si empressé à faire disparaître toutes traces de ses interventions dans les affaires d'autrui, comment, sinon de propos délibéré, le Trompilh qu'on connaît eût-il laissé derrière lui un pareil document ?

« EN L'HONNEUR DU COMMANDANT CRAIK ». Ainsi était intitulé l'article fort détaillé consacré au compte rendu de la manifestation et qui, avec la photographie du héros de la journée, n'occupait pas moins de trois colonnes du périodique de grand format offert à sa clientèle par la célèbre Compagnie anglaise. Toute la carrière du commandant y était évoquée par les orateurs qui avaient pris la parole au cours du banquet et, plus spécialement,

par le représentant de l'Amirauté, le rôle *very fair, very splendid* que Craik avait tenu pendant la guerre comme officier auxiliaire de la marine britannique chargé de la sous-direction des bateaux-pièges : c'était lui notamment qui, sur la *May Flower* et avec son groupe de chalutiers, avait réussi à cerner dans la baie de Kinvarra le sous-marin boche de Roger Pillement ; on pouvait bien révéler les noms des auteurs de ce beau fait d'armes maintenant que la guerre était terminée et que Pillement avait expié au bout d'une corde sa trahison. A quel effroyable péril n'avait point échappé l'Angleterre grâce à Craik ! Tout était prêt en Irlande pour un soulèvement : le demi-frère cadet de Pillement, Leigh Royce, une espèce de filibustier, rentré clandestinement des mers du Sud qu'il écumait, attendait sur la grève avec une file de tombereaux censément descendus là pour charger du goémon et qui devaient emporter vers l'intérieur les mitrailleuses et les munitions

débarquées du sous-marin. Royce s'était échappé, le corsaire ! Tant de complicités s'employaient dans ce maudit Connaught en faveur des *sinn-feiners* ! Mais Pillement paya pour deux : depuis longtemps, les bateaux-pièges n'avaient pris dans leurs collets un gibier de cette qualité, et on le traita en conséquence : Pillement eut les honneurs d'une potence neuve, dressée à son intention sur les glaces, dans la prison de Pentonville, plus un bel écriteau sur la poitrine avec son nom en grosses lettres, et, par-dessous, la mention : « TRAITRE » en capitales plus grosses encore. L'ardent patriote qu'était Craik sollicita l'honneur, qui lui fut accordé, d'accrocher de ses propres mains Pillement à la potence...

Je repliai le journal; les dernières lignes y étaient soulignées d'un trait rouge et, plus haut, la ligne où il était dit : « Pillement paya pour deux ».

Pillement avait « payé », c'est incontestable. Il faut toujours payer ici ou ailleurs,

pour soi-même ou pour les autres, parce que l'homme ne fait jamais juste mesure, qu'il excède toujours son droit. Et Craik l'avait éprouvé à la suite de Pillement, puis la *May Flower*. Sanglante joie ! le bateau après l'homme ! Je m'expliquais l'exaltation de Royce... je veux dire de Trompilh, dans sa conversation avec Madec.

Mais maintenant à qui le tour de « payer » ? Dans cet engrenage de doit et d'avoir, la dernière dette était-elle acquittée ? J'aurais voulu le demander à Trompilh. Il devait être quelque part par là, dans un sillon, à m'observer, mais il ne parut pas. J'appelai : « Trompilh ! » Il n'y eut pas de réponse. « Il répare peut-être son kayak qui doit en avoir bon besoin », pensai-je, et c'est une illusion qu'il me fallut encore abandonner après un coup d'œil sur la petite anse étranglée qui recevait d'habitude le misérable esquif.

Au moulin non plus, quand je me décidai à y rentrer vers onze heures, pas de

Trompilh : mon parrain, à peu près remis de son alerte de la veille, était debout. Me voyant revenir seul, il fronça le sourcil et je le sentis tout près de me lancer, du ton d'Auguste réclamant ses légions à Varus : « Trompilh ! Rends-moi Trompilh ! »

— Je ne l'ai vu nulle part, dis-je assez piteusement. Sa mesure est brûlée, détruite et son canot envolé...

— Je me moque de son canot... Je lui en achèterai un autre... C'est de Trompilh lui-même que je parle. Qu'est-ce qu'il est devenu ?

Silence.

— Eh bien ! me signifia mon parrain, le visage enflammé et faisant tournoyer ses bras à la façon des ailes défuntes de son moulin, je te donne vingt-quatre heures pour le retrouver et le ramener... Arrange-toi comme tu voudras. Je ne veux pas payer tes impertinences.

Quoi ! « payer » ! Lui aussi parlait de « payer » !

— Peut-être, insinuai-je, Floric a-t-elle

un tuyau ? Voulez-vous que je lui demande ?...

— Oui, si tu sais où elle est.

— Dans la cuisine, je pense.

— Ou dans ma poche. Mais, dès lors que M^{me} Podeur n'éprouve aucune inquiétude à son sujet...

— Evidemment. Vous la connaissez mieux que moi tous les deux. Cependant...

— Cependant quoi ?

— Rien.

— Alors à table, mille dieux ! Tu te mettras en campagne après.

Je m'étais rappelé le geste rassurant du patron Couillandre, et c'est ce qui m'avait empêché de donner une suite à mon « cependant ». Mais, en mon for intérieur, je me reprochais de ne pas avoir vérifié l'indication quand j'étais sur la dune et quand c'était si facile. La mer descendait au surplus, dispersant la horde avide des pilleuses. Comme, le déjeuner expédié, nous allumions nos pipes dans la galerie, il en passa deux sur le chemin, enfouies

sous des sacs outrageusement gonflés. Je les hélai à tout hasard, leur demandant où était restée Floric.

— Pas vu, répondit un des sacs.

Des réponses analogues de pilleuses qui passèrent après ces deux dernières me donnèrent à réfléchir jusqu'au moment où une extraordinaire petite vieille, si chétive, si ratatinée, une vraie fée Misère — comment mon parrain ne l'avait-il pas dépistée, celle-là ? — béquillarde de surcroît et qui avait voulu tout de même, comme les autres, s'en payer sa pleine sachée, déposa son fardeau sous la fenêtre pour souffler et, après s'être fait répéter la question :

— Floric ?

— Oui.

— Floric Guichaoua ?

— Oui.

Elle rechargea son sac et, du pouce, par-dessus son sac, exactement comme l'avait fait le patron Couillandre, me montra le Nord.

— Allons ! tu vois bien, dit mon parrain : Floric est sur la grève du *teven*.

— Si c'est vrai, tant mieux pour vous et pour moi, mon parrain, car où est Floric, Trompilh n'est pas loin.

— Comme tu dis cela ! Serais-tu jaloux par hasard ?

— Quelle idée ! Demandez-vous plutôt si nous interprétons comme il sied le geste de cette sorcière.

— Sans le moindre doute. Où voudrais-tu que Floric fût allée, sinon là ? Ces jeunes métisses de morganes et d'humains ne sont évidemment pas semblables de tout point aux autres filles : elles subissent encore, à leur insu, les réactions obscures, l'influence secrète du milieu marin. Le protoplasme originel est si fort ! As-tu remarqué ce léger réseau de chair cornée entre les doigts de Floric, des doigts qu'on dirait palmés ? Au moral c'est comme au physique. Mais enfin, quelque attrait que la mer exerce sur les filles de sa sorte, il n'y a rien à craindre

de leur part tant qu'elles n'ont pas repris leur ancienne nature...

Je répétais machinalement :

— Tant qu'elles n'ont pas repris leur ancienne nature...

— Ah ! évidemment, continua mon parrain, si on leur fournit ou si elles se procurent le moyen de la reprendre !... C'est chez Le Carguet, je crois, à moins que ce ne soit chez Luzel, qu'une certaine Janed Le Caluch, fille d'une morgane et d'un pêcheur et mariée elle-même depuis plusieurs années dans l'île, vit, entre les mains d'un marmot, la crépine de corail dérobée à sa mère, pendant qu'elle dormait sur la grève. Le marmot, en jouant à cache-cache dans le grenier avec les enfants de Janed, l'avait trouvée sous une poutre. Innocemment, il la faisait sauter dans ses mains. Innocemment aussi, j'imagine, Janed la prit des mains de l'enfant et s'en coiffa. Et ce fut la fin de sa double expérience sentimentale et terrienne : ni la pensée de son mari, ni celle de ses

enfants et du nouveau petit être qu'elle attendait ne purent la retenir : elle disparut. La crépine, dit-on, avait effacé son baptême; Janed était devenue morgane des pieds à la tête comme sa mère. Et ceci semble en contradiction avec ce que je t'ai dit de la *limpieza* du sang chez les siré-néens, *limpieza* aussi parfaite que chez les grands d'Espagne. Cependant, la suite de l'histoire me donnerait assez raison, car cinq ou six mois plus tard, au terme de la grossesse de Janed, on trouva sur la grève un nouveau-né couché dans des algues tressées qui lui faisaient, comme à Moïse, un petit berceau flottant. Le pêcheur, à qui on le porta, le reconnut sans difficulté pour issu de ses œuvres; d'ailleurs, la mère du nouveau-né, chaque jour, venait lui donner le sein sur la grève et ensuite replongeait, mais il lui était interdit d'en faire un morgan... Tu ne m'écoutes pas...

— Si ! Si ! mon parrain, je suis tout oreilles... Dans d'autres histoires de mor-

ganes capturées ou de filles de morganes qui retournent à la mer, c'est une peau de phoque, au lieu d'une crépine, qui leur permet de regagner l'ancien habitat sous-marin de leur race... Vous voyez...

— Je vois que tu te fiches de moi !... La peau de phoque, comme le plumage des filles-cygnés, c'est de la frime, des contes de nourrice, du vent. Les crépines, c'est autre chose, les crépines existent, j'en ai la preuve dans mon secrétaire, grâce à Trompilh dont ce n'est pas le moindre service... D'ailleurs, leur vertu n'opère que sur les sujets prédisposés... Sur toi, sur moi, sur Trompilh même...

— Mais sur Floric ?...

— Qu'est-ce que tu dis là ? C'est vrai, je n'y ai pas réfléchi... L'autre soir, quand je t'ai montré la crépine, Floric est entrée avec la lampe...

— Son pied, d'émotion, a même buté dans le tapis.

— Stupide animal, triple buse que je suis ! Je me demande comment j'ai eu

l'imprudence... Après tout, c'est facile à vérifier...

Mon parrain ne fit qu'un bond jusqu'à son secrétaire : c'était un vieux meuble empire, dont les ressorts criaient et grinçaient comme des mouettes en colère chaque fois qu'on l'ouvrait; je pense qu'il avait dû flotter longtemps au large et peut-être, lui, avait-il vu Trafalgar. Il était plein de retraits, de tiroirs à secret qui s'emboîtaient les uns dans les autres. Mon parrain interrogea tous les tiroirs, recommença, puis me regarda, la mine défaite, les bras ballants :

— La crépine n'est plus là.

VII

Ils?...

Sept épées de mélancolie
Sans morfil, ô claires douleurs!
Sont dans mon cœur, et la folie
Veut raisonner pour mon malheur.
Comment voulez-vous que j'oublie?

(GUILLAUME APOLLINAIRE,
dans *Alcools*.)

« La crépine n'est plus là. »

Ça veut dire, pour mon parrain, que Floric est filée avec et qu'elle a rejoint sous les eaux profondes ses ancêtres les morgans. M^{me} Podeur, vous ne reverrez plus votre nièce. Mais, comme rien ne

vous démonte, comme vous avez cette vertu des saints et des simples, la patience, et qu'elle est chez vous à l'épreuve de toutes les déceptions, vous continuerez à bourrer votre fourneau de bois d'épave odorant, vous ferez crédit jusqu'au bout à la disparue, vous espérerez son retour pour demain, si ce n'est pas pour aujourd'hui, et pour après-demain, si ce n'est pas pour demain, et pour la semaine suivante, si ce n'est pas pour cette semaine-ci. Ce n'est pas nous qui aurons la cruauté de vous détromper, de vous servir, en échange de tant de coulis divins et de salmis sans pareil, le plat saumâtre, le brouet noir de la vérité.

Et puis quelle vérité ?

Celle de mon parrain et de la crépine envolée ou celle du pouce à Couillandre, renforcé par le pouce de la vieille fée au bris et indiquant le Nord, la passe orangeuse des Pierres-Vertes par laquelle l'*Erinny*, le kayak de Trompilh, avec Floric à bord évidemment, s'en est allé

dans l'inconnu, son œuvre vengeresse accomplie ?

Entre ces deux vérités, je n'arrive pas moi-même à opter. Elles sont peut-être vraies, qui sait ? l'une et l'autre.

Mais le moulin, depuis la fuite de Trompilh, est lugubre; nous nous regardons des quarts d'heure entiers sans parler, mon parrain et moi. Le mouvement perpétuel est arrêté : lui contemple d'un œil vague son secrétaire, et je regrette presque le temps où les éclats de sa méchante humeur emplissaient toute la maison et finissaient régulièrement par un massacre de pipes Fiolet et Gambier dont il a, par bonheur, un lot considérable dans ses réserves, les débits de tabac, conformément à la loi d'ascension universelle, ne se souciant plus d'assumer la vente de ces humbles et fragiles calumets de deux sous.

Qu'est-ce qui se passe en lui qu'il ne veut pas me confier ?

Moi, hier, sur le *Républicain*, qui touchait pour la première fois Molène depuis

la tornade, j'ai causé pendant l'escale avec le capitaine Omnès, son éternel bout de cigarette collé à la lèvre supérieure. Il m'a donné des nouvelles de tonton Madec, que le gouvernement de S. M. Haakon VII se propose de décorer pour les trente hommes du cargo norvégien qu'il a tirés du pot au noir dans la terrible nuit; mais Madec prétend que, sans le kayak de Trompilh qui a réussi à établir un va-et-vient avec le cargo et un rocher du *teven*, il n'aurait pu « sauver » personne et il veut qu'on décore aussi Trompilh ou bien il rendra sa médaille. Hein ! ce Trompilh pêcheur d'hommes, ça nous change-t-il assez de l'autre, du naufrageur et du larron de filles?... L'embêtant, c'est qu'on ne sait pas ce que Trompilh est devenu depuis... Il y a un certain colonel Lawrence qui est débarqué ces jours-ci à Brest et qui semble lui porter un intérêt particulier, ainsi qu'à la section américaine de la Metro Goldwyn Foyne occupée à « tourner » dans l'archipel; mais en

vérité, ce colonel joue de malchance, car, la veille de son arrivée précisément, la compagnie avait plié bagage, et Finnigan, Greta Gonne arrêté leurs places sur le *Paris* qui levait l'ancre le lendemain à destination de New-York.

Je n'ai pas demandé au capitaine Omnès : « Et Floric ? Floric Guichaoua ? » d'abord parce que vraisemblablement, Ouessantini d'origine, il ne connaît pas Floric, puis parce que, du moment qu'il ne sait pas où est passé Trompilh, il ne sait pas davantage où est passée Floric. Nous nous reverrons d'ailleurs prochainement sur le *Républicain*, lors de mon retour, car je ne me suis que trop attardé céans : mais aussi comment abandonner mon parrain à ses diables bleus ? Le cher homme, que j'ai amputé de ce quart ou de ce tiers de lui-même qu'était Trompilh — Trompilh que, par cette opération préventive un peu rude, j'ai peut-être sauvé de Lawrence, mais cela, je suis tenu de le garder pour moi, — le cher homme a bien

droit à une compensation de ma part, et je tâche de la lui faire aussi large que possible en donnant à force dans son système, en me montrant plus morgano-phile et même plus morganomane qu'il ne serait nécessaire; je ne discute plus ses postulats; je vais jusqu'au bout de leurs conséquences; je me livre, pieds et poings liés, à cette enivrante logique de l'absurde que les Allemands appellent le *witz*. Mais quoi ! c'est lui maintenant qui fait machine en arrière, qui soulève des objections.

— Ce Trompilh, me dit-il, il a emporté avec lui toutes mes certitudes. Les choses, à présent qu'il n'est plus là, m'apparaissent toutes décolorées et comme autres... Dois-je te le dire? Eh! oui, quoiqu'il m'en coûte : je me fais l'effet d'avoir joué au naturel le personnage ridicule de Démocrite dans le conte de la figue qui avait un goût de miel. Tu te rappelles ce conte ?...

— Heu ! Heu !

— ... si c'est un conte. La servante avait

commencé par dire à Démocrite que la figue venait du jardin. « Mène-moi donc, dit le philosophe, à l'arbre où tu l'as cueillie, car je pressens d'où lui vient son goût singulier. » — « Hélas! mon maître, dit la servante, autant vous l'avouer : c'est moi qui, par mégarde, ai laissé tomber la figue dans le pot de miel! » — « Malheureuse! dit Démocrite, tu ne sais pas le mal que tu me fais. Mais je n'en chercherai pas moins la cause du goût de cette figue comme s'il lui était naturel ». Ainsi paraît-il que j'en ai agi avec les morgans.

— Pouvez-vous dire, mon parrain ? Un savant aussi consciencieux que vous, le réformateur du folk-lore, l'inventeur du traditionnisme expérimental... D'ailleurs, il y avait la crépine...

— Sans doute, la crépine... mais était-elle authentique et qu'a-t-elle à voir au demeurant avec la disparition de Trompilh ? Qu'ont de commun les morganes elles-mêmes et Trompilh ? Il est constant qu'elles ne s'en prennent qu'aux jeunes

garçons et aux plus beaux. On les reconnaît au signe dont ils sont marqués dès la naissance, une nuance spéciale de leurs prunelles, d'un violet presque noir comme celui des grands fonds. Or rien de pareil ne se voyait dans Trompilh qui n'avait pas d'âge, qui était bigle et, pour la laideur, eût rendu des points à Caliban. Je ne dis pas cela pour le diminuer, car sur tout le reste, intelligence et cœur, c'était un homme dans chaque pouce de sa chair.

— Mais Floric, elle, mon parrain, Floric était si étrangement, si finement tournée ! Ah ! ne dites point qu'elle n'était pas marquée d'un signe spécial, celle-là !... C'est maintenant qu'elle est loin que, moi aussi, je commence à la connaître et à l'apprécier.

— Un homme, oui, c'était un homme, continue mon parrain. Je lui citais un jour le mot de Pierre d'Ailly, le chef des Okkamistes, qui étonne chez ce théologien : « L'eau est une tombe plus noble que la

terre ». Il me dit qu'il le retenait et voulait le graver sur son bateau, quand il en aurait un plus confortable que sa pirogue. Il connaissait tous les secrets des profondeurs. Sais-tu que, tout en ne boudant pas à un flacon de chambertin, il buvait l'eau de mer à plein bol comme Han d'Islande et le moine Urbansius ?

— Mon parrain, Floric non plus n'avait pas peur de la mer... Que la crépine devait bien lui aller ! Ce rose du corail et ce roux léger de ses cheveux, quel divin assemblage !... Mon parrain, avez-vous remarqué que toutes les grandes amoureuses de l'histoire sont rousses : Hélène, Cléopâtre, Bérénice, Chimène elle-même ?...

Ainsi vont nos propos... Cependant il a bien fallu prévenir le cher homme que mon retour sur le continent ne pouvait plus être différé. Je ne savais comment il prendrait la chose.

— Eh bien ! va-t'en, me dit-il sans émotion. Je ne te retiens pas.

O mon parrain, est-ce vous qui parlez ?

Hélas ! et trois fois encore hélas ! Fatale manie de l'investigation, voilà donc tes fruits et tu m'as fait perdre le cœur du plus tendre, bien que du plus irascible, des folkloristes. Du moins, passion insatiable, nourris-toi jusqu'au bout de ta substance ou plutôt achève de te détruire, de te consumer, comme se consume le feu avec ses aliments, en m'emportant une dernière fois vers ce *teven* devant lequel un soir de juin, en moins de trois minutes, le *Richmond Castle* fut englouti.

Qui dirait que c'est là l'entrée du Fromveur ? Ce flot sournois qui monte lentement, félinement, par mille petits chenaux, sur la grève jaune pailletée de mica, comme un amant aux démarches prudentes travaille à circonvenir un cœur, comme Trompilh en agissait peut-être avec la naïve Floric, c'est le même flot que les vieux auteurs comparent, quand le courant se renverse, à une ruée de léviathans. Derrière lui, vers le large, moiré de soies changeantes, de ces glacis opalins,

qu'on appelle chez nous les sentes de la Vierge, parce que les pas de Marie s'y sont posés pour apaiser la tempête, la mer est d'argent, *silver sea*, comme dit de la mer de Brighton le peuple dévoué par Trompilh aux vengeances des Furies... Et le ciel aussi est d'un bleu argenté, très doux, vraiment virginal. Du haut de la falaise, sur le socle du Calvaire des Naufragés, je reste une fois de plus — la dernière — à chercher au bord de l'horizon ces Pierres-Vertes, tranchantes comme des faulx, qui ont éventré la coque du grand steamer : elles ont l'air si innocentes, à cette heure, en train de conter une histoire plaisante à la vague qui rit et fringue tout autour ! C'est l'automne breton, sans doute, presque un autre été, un peu plus pâle, le chapeau de mélancolie sur l'oreille. Des sanderlings, de minces échassiers tout en jambes, courent le long du flot avec une espèce de pépiement aigre qui est leur chanson. Détente générale.

Détente ? Regarde mieux : là, dans les roches, la quille en l'air, cette épave... Sainte Anne ! le kayak de Trompilh, l'*Erinny* trop bien nommée qui, après avoir fait payer leur dette aux autres, a fini par payer la sienne à Dieu... ou au diable... Mais son équipage, Trompilh et — oh ! surtout, surtout, — l'étrange, l'ensorcelante Floric ? Noyés, emportés au large, on aurait retrouvé leurs corps à la marée, sur la grève ou dans le chenal...

— Oui... oui, fils... à moins qu'ils ne les aient halés en bas, me répond une voix chevrotante... Même par mer belle, ça arrive, des fois.

Ils? J'ai compris, fée au pouce, vieille corneille béquillarde du bris. *Ils?* Les esprits de la mer, n'est-ce pas ? les morgans — ou les noyés du *Richmond* qui n'ont pas reparu...





TABLE

<i>A Madame Jean Dornis</i>	5
I. — Sur la Mer d'épouvante.	9
II. — Du Conquet à Molène	18
III. — Le roi des Morgans.	38
IV. — Où l'on retrouve tonton Madec	66
V. — La Tornade.	101
VI. — On lit dans l' <i>Atlantic Herald</i>	116
VII. — Ils?	144

6815. — Impr. A. LEMERRE, 6, rue des Bergers, Paris.

— 1931 —

Choix de Poésies

SULLY PRUDHOMME. Un vol. . . .	15 »
DESBORDES-VALMORE. Un vol. . . .	10 »
PIERRE DE RONSARD. Un vol. . . .	10 »
FRÉDÉRIC MISTRAL. Un vol. . . .	15 »
THÉOPHILE GAUTIER. Un vol. . . .	10 »
FRANÇOIS COPPEE. Un vol. . . .	15 »
A. DE LAMARTINE. Un vol. . . .	10 »
ALFRED DE VIGNY. Un vol. . . .	10 »
LECONTE DE LISLE. Un vol. . . .	15 »
CH. BAUDELAIRE. Un vol. . . .	10 »
DANTE ALIGHIERI. Un vol. . . .	10 »
JOACHIM DU BELLAY. Un vol. . . .	10 »
ALFRED DE MUSSET. Un vol. . . .	10 »

EN PRÉPARATION :

ANDRÉ CHÉNIER. Un vol.	10 »
--------------------------------	------